

ENTREVUE

Didier Decoin
Page D 6

LITTÉRATURE

Chester Himes
Page D 5

LE DEVOIR

LIVRES

CABIER
DLITTÉRATURE
JEUNESSE

De Tom Sawyer à Agaguk

GINETTE GUINDON

Tous les dictionnaires des littératures s'entendent pour fixer différents critères permettant de définir le mot «classique»: pérennité de l'œuvre, texte destiné à l'usage de l'enseignement, valeurs universelles, excellence de la forme. Pour certains spécialistes, l'auteur d'un classique doit être bien mort et enterré alors que, pour d'autres, certains ouvrages récents peuvent devenir des classiques si ce sont des ouvrages de premier ordre. Qu'en est-il au Québec en ce qui concerne la littérature pour la jeunesse, dont la plupart des auteurs sont loin de reposer au cimetière?

Si tous les éditeurs interrogés clament leur certitude qu'il existe bel et bien des classiques de la littérature d'enfance et de jeunesse québécoise (LEJQ), les spécialistes, eux, en doutent quelque peu ou nuancent fortement leurs propos. Ainsi, la notion de classique semble bien difficile à cerner pour le professeur Flore Gervais, de l'Université de Montréal, qui s'apprete à présenter une réflexion sur le sujet lors d'un colloque sur la littérature jeunesse au prochain congrès de l'ACFAS, qui aura lieu du 13 au 17 mai à l'Université Laval. «Si l'on connaît les conditions qui font d'une œuvre un classique, il serait illusoire de croire qu'on en détient la recette; le classique dépend aussi des critères de demain qu'on ignore», explique-t-elle tout en énumérant ses titres préférés. Elle n'ignore pas que ceux-ci sont d'abord les livres préférés par ses enfants, dans les années 80, et elle fait le souhait que ces choix soient les mêmes pour ses petits-enfants avant de prétendre au statut d'œuvres classiques. Jeunesse ou adulte, le succès populaire d'un ouvrage, même s'il est un critère possible de sélection d'un classique, est parfois trompeur, et il faut éviter de se laisser impressionner par des ventes fracassantes mais éphémères.

La Sorcière de l'Îlot noir, de Marie-Antoinette Grégoire-Coupal, a jadis été un titre extrêmement populaire qui a connu six réimpressions entre 1933 et 1960. La même enquête menée il y a 40 ans aurait sans doute fait figurer le roman de cette auteure sur une liste des classiques jeunesse semblable à celle fournie à la fin de cet article. Qui se souvient aujourd'hui de ce roman? Bien sûr, il y avait alors peu de textes écrits spécifiquement pour la jeunesse, mais la série des Rosanne de Paule Daveluy, dont le premier tome a été écrit en 1958, circule encore dans une édition revampée. Plusieurs lectrices de 2002 y découvrent avec bonheur la vie d'une adolescente des années 50. Rosanne serait-elle une descendante des Quatre Filles du docteur March, de Louisa May Alcott, dont l'édition originale remonte à 1866?

Si on se laissait influencer par le contexte actuel et les valeurs morales pour juger de la pertinence d'un classique, ni l'un ni l'autre de ces deux titres ne le seraient. Les qualités de style et le sens de la narration de Daveluy ont conquis le cœur des lecteurs et lectrices de plusieurs générations. Cependant, tout le monde ne s'entend pas sur la popularité de son œuvre. Pierre Vézina est l'un de ceux-là. Il croit plutôt que cette pionnière en LEJQ fait partie de l'histoire littéraire québécoise et qu'elle en est une sorte de «conservatrice». Pierre Vézina est analyste chez Services Documentaires Multimédia (SDM), entreprise qui, depuis 1964, s'emploie à traiter la documentation de langue française en respectant les normes professionnelles de classification et de catalogage. Son travail l'a mené à lire des milliers de livres destinés aux jeunes lecteurs et à établir des comparaisons entre les littératures de toute provenance. Il estime que le livre est devenu un



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Elle est paradoxale, l'écrivaine à la coiffure excentrique et aux vêtements flamboyants. À la fois traquée et traqueuse, ironique et désolée, dure et humaine. On s'est rencontrées un matin d'avril pluvieux et triste, à La Petite Ardoise, rue Laurier, à côté de chez elle. En pleine tournée promotionnelle de son dernier roman, *Le cœur est un muscle involontaire*, qui paraît ces jours-ci chez Boréal, en pleine série d'entrevues avec ces journalistes qui lui donnent du fil à retordre, qui lui déplaisent mais à qui elle se livre parfois trop, elle mesurait soudainement le poids de chacun de ses mots.

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Comme les personnages de son roman, Monique Proulx est déroutante. On pense la tenir, pouvoir en tracer les contours dans ces pages, et elle se déconstruit, disparaît. Au départ, son roman paraît réaliste, et son héroïne, Florence, une Terrienne irrécupérable, une urbaine invétérée qui n'aime ni les livres, ni les animaux, ni la campagne, qui refuse de perdre pied, même dans l'amour. Puis, voilà cette Florence qui rencontre un écrivain, qui se met à lire, qui s'extasie devant un ciel étoilé ou une mare de grenouilles, qui échafaude des thèses ésotériques, qui apprivoise un chien. Dans la vraie vie, Monique Proulx a déjà rêvé d'étudier la chimie, mais elle trouvait les scientifiques «profondément ennuyeux». Et de ces mystères qui la fascinaient, elle a fait des romans. De bons romans, avec juste assez d'ironie et d'intelligence pour qu'on se rende jusqu'au bout, sans effort, et qu'on termine avec une petite faim, avec l'impression que le mystère, celui de la littérature, de Pierre Laliberté ou du chant des grenouilles, reste intact.

«L'ambiguïté de ma démarche, c'est que je poursuis des choses beaucoup

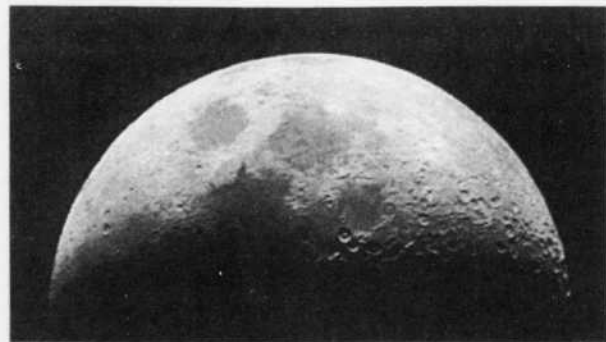
gères, même si, contrairement à son héroïne, par exemple, Monique Proulx dévore des livres depuis le plus jeune âge. «L'hommage à l'écriture, c'est aussi montrer comment l'écriture, cela peut être dangereux, comment cela tire le plancher sous les pieds.» Écrire, ajoute-t-elle plus tard, c'est incarner l'indicible. Les livres, dit-elle, nous font perdre le contrôle, ils nous font perdre nos assurances, nos points de repère.

Comme ces journalistes dont elle se méfie, Monique Proulx est une traqueuse d'histoires. C'est le lot de tous les écrivains. Comme Marguerite Duras, qui osait, malgré le désaccord de son mari, décrire la déchéance physique de ce dernier à la sortie des camps de concentration dans son ouvrage *La Douleur*, comme Marie Cardinal, qui écrivait dans les détails les sursauts de sa fille héroïnomane dans *Les Grands Désordres*, et comme tant d'autres encore...

Monique Proulx est écrivain donc, c'est à la fois un privilège et une responsabilité. Et sa plume s'inspire, forcément, des personnages qui l'entourent, qu'elle observe. Elle s'en inspire, mais là ne s'arrête pas son travail, et c'est encore là le propre de l'écrivain. Elle les travestit souvent, grossit leurs travers ou leurs qualités, et les caricature, parfois jusqu'à la moquerie.

Peut-être insiste-t-elle particulièrement sur certains détails, peut-être ne se donne-t-elle pas suffisamment la peine de maquiller certains faits, voire certains noms. Mentionnons simplement que certaines personnes lui ont

Les paradoxes de Monique Proulx



«On pense souvent que l'humanité nous échoit en naissant. Moi, au contraire, je pense qu'on devient de plus en plus humain en avançant.»

plus compliquées que ce qu'elles semblent être», dit-elle. Pour traverser les apparences, en compagnie de ses personnages, Monique Proulx se sert des apparences.

On lui doit plusieurs œuvres importantes marquantes de la littérature québécoise. *Homme invisible à la fenêtre*, qui raconte l'histoire d'un peintre paraplégique, a été porté à l'écran dans *Souvenirs intimes*, de Jean Beaudin, comme le roman *Le Sexe des étoiles* a été repris au cinéma par Paule Baillargeon. On lui doit aussi deux recueils de nouvelles: *Sans cœur et sans reproche* et les *Aurores montréalaises*.

Le sujet de son livre, cette fois-ci, c'est la littérature, l'écriture en tant qu'apprentissage de l'humanité, en tant que moyen d'observer les autres. Une humanité qui est au départ étrangère à son héroïne, une jeune femme un peu dure, un peu froide, un peu seule. «On pense souvent que l'humanité nous échoit en naissant. Moi, au contraire, je pense qu'on devient de plus en plus humain en avançant. Et Florence est encore à une forme balbutiante d'humanité. C'est intéressant de montrer des gens qui sont au début de leur avancée. Si ils sont déjà rendus quelque part c'est moins exemplaire», dit-elle.

Cette Florence, admet-elle, a des couleurs qui ne lui sont pas étran-

fait payer cette démarche. Dans *Le cœur est un muscle involontaire*, on distingue aisément derrière le personnage de Pierre Laliberté, caché derrière son anonymat, le profil de Réjean Ducharme, l'artiste fétiche, mythique, de la littérature québécoise, dont elle offre d'ailleurs trois citations en exergue. Celui-là, il faut dire, a peu de chances de sortir de son mutisme souverain pour critiquer son reflet...

En entrevue, Monique Proulx jure n'avoir jamais rencontré Réjean Ducharme. Tout au plus confesse-t-elle avoir aperçu sa conjointe qui, on le sait, agit comme l'émissaire de son mystérieux compagnon dans certaines cérémonies publiques. Dans cet ouvrage de fiction qui met en scène Pierre Laliberté plutôt que Réjean Ducharme, la compagne du mystérieux écrivain devient Mélodie Ferretti, une femme joyeuse et curieuse de tout, et que l'héroïne du roman, Florence, s'empresse de filer jusqu'à New York.

«C'est sûr que j'ai voulu faire un clin d'œil, un hommage, à Réjean Ducharme, mais ce n'est pas ça qui est important. Réjean Ducharme incarne un mystère, il a incarné un mystère dans notre psyché collective, et je pars de ce mystère-là», dit-elle.

VOIR PAGE D2: PARADOXES

LIVRES

PARADOXES

Le thème central du roman, c'est l'art d'écrire, la littérature, dans son mystère profond

SUITE DE LA PAGE D 1

Dans cette histoire, elle règle aussi quelques comptes avec son père mort, qu'elle se reprochait d'avoir vertement écorché dans une entrevue, toujours avec ces affreux journalistes, publiée dans la revue *L'Actualité*, il y a maintenant plus de sept ans. L'ouvrage s'ouvre d'ailleurs sur de brûlantes pages décrivant les dernières heures du père de l'héroïne, Florence, entre les murs de l'unité de soins terminaux d'un hôpital où des écrivains pourraient venir chercher l'inspiration.

«Je n'ai jamais été seule avec lui», écrit-elle. *Maintenant je le suis. C'est un peu tard il me semble. Ses mains sont si glacées qu'elles anéantissent aussitôt la chaleur des miennes.*

Par ailleurs, outre la mort et la vieillesse, outre l'amour raté ou à venir, outre tout ce qui est inexplicable et inexplicable, le thème central du roman, c'est l'art d'écrire. La littérature, dans son mystère profond, celle qui prend essence dans la vie des autres mais créée de nouvelles vies, toutes noires, là, sur le papier. Celle qui se déroule aussi complètement en parallèle de la vie de l'écrivain, à côté de lui.

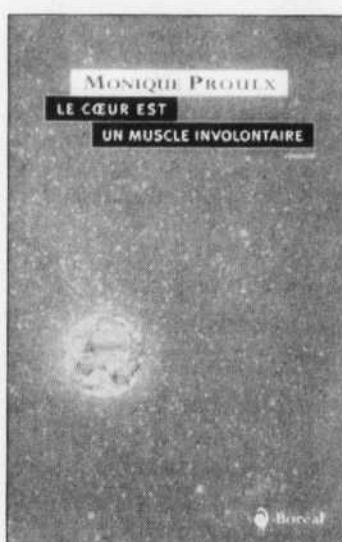
«Sans arrêt, tout le long du livre, tout le long de son avancée, [Florence] rencontre des gens dont les images s'effritent. Malgré elle, son regard a déjà commencé à devenir une sorte d'arme acérée, elle entrevoit ce qui se cache. Mon écriture est un peu comme ça aussi», dit-elle. La littérature

en tant qu'ouverture au monde, en tant que souffre aussi.

Monique Proulx couve ses romans longtemps. Elle a notamment écrit *Le cœur est un muscle involontaire* grâce à la bourse Gabrielle Roy, qui l'a menée à séjourner à Petite-Rivière-Saint-François. Son prochain roman se déroulera à la campagne, et c'est la nature, où Monique Proulx aime passer ses étés, qui en sera le personnage principal. Elle sait d'ailleurs déjà qu'il s'intitulera *Framboises*.

LE CŒUR EST UN MUSCLE INVOLONTAIRE

Monique Proulx
Boréal
Montréal, 2002, 409 pages



JEUNESSE

SUITE DE LA PAGE D 1

objet de consommation et que les classiques sont maintenant lus par obligation, comme une discipline que l'on s'impose, voire qu'ils répondent à un besoin précis dans l'existence des lecteurs. On pourrait aussi faire remarquer que les enfants qui ont découvert une œuvre classique par hasard en gardent souvent un souvenir indélébile.

Des 49 écrivains présents dans *La Bibliothèque idéale des jeunes* de Bernard Pivot, tous auteurs d'ouvrages classiques, *La Bibliothèque des jeunes* (Québec/Amérique, 1995) n'en avait retenu que sept dans sa catégorie «classiques». Quelques autres titres de la sélection du lecteur boulimique qu'est Pivot furent retenus et classés dans d'autres catégories. Tout serait donc affaire d'interprétation. Certains titres sélectionnés par Pivot ne sont pas considérés, au Québec, comme appartenant à la littérature jeunesse (*L'Aiguille creuse* de Maurice Leblanc, *L'Or de Blaise Cendrars*, *La Machine à explorer le temps* de H. G. Wells, etc.). Aucun titre québécois n'apparaissait dans la section classique de la bibliographie commentée de Québec/Amérique en 1995; en serait-il autrement aujourd'hui? Non, si on envisage la littérature jeunesse d'un point de vue international. À l'échelle du Québec, oui, sûrement.

Rééditions

Ces dernières années, les éditeurs québécois procèdent à la réédition de plusieurs ouvrages en littérature jeunesse. Est-ce le signe qu'on serait en train de constituer un catalogue d'œuvres classiques? Si les rééditions constantes d'une œuvre sont un gage de popularité, certaines réimpressions corrigent simplement un tirage trop faible, car aucun éditeur ne réimprime pour le plaisir de stocker contre le pilon; ce serait suicidaire. Aux Éditions Pierre Tisseyre, cependant, les statistiques montrent des réimpressions surprenantes: *Enfants de la Rébellion*, de Suzanne Julien, est tiré à 2400 exemplaires tous les ans depuis sa parution (1989); c'est *Le fonds de pension de Susanne Julien*, selon la formule amusante de la directrice, Angèle Delaunoy. *Le Don*, de Beauchesne et Schinkel (1987), est réimprimé chaque année à 2200 exemplaires, et *Casse-tête chinois*, de Robert Soulières (1985), profite d'un nouveau tirage annuel de 1700 exemplaires.

La mort de l'auteur accélère souvent la réédition de certains titres, comme ce fut le cas, toujours chez Tisseyre, de *Jacob Deux-Deux et le vampire masqué*, de Mordecai Richler. Une nouvelle mise en marché par la réédition de certains titres en coffret ou intégrés à divers recueils assurent à ceux-ci une seconde vie. Il en est ainsi de la collection «Les classiques» aux Éditions de la Courte Échelle. L'abandon de la collection «Carrousel», chez Dominique et compagnie, a mené l'éditeur à reprendre cer-



WINFRIED RABANUS

L'Histoire de l'oie de Michel Marc Bouchard est devenu un classique du théâtre jeunesse.

tains titres dans une nouvelle collection et à ainsi reconformer les valeurs sûres de cette maison.

Ayant récupéré la propriété sur leur œuvre à l'expiration de leur contrat d'édition, certains auteurs présentent de nouveau leurs textes à un autre éditeur. C'est ainsi qu'on voit *Émilie, la baignoire à pattes*, de Bernadette Renaud, passer d'Héritage à Québec/Amérique, *Alfred dans le métro*, de Cécile Gagnon, repasser sous le titre *Une course folle* chez Hurtubise HMH, et *Une bien mauvaise grippe*, de Robert Soulières, d'abord paru chez Pierre Tisseyre, être maintenant publié par la propre maison d'édition de l'auteur, qui est aussi éditeur jeunesse.

D'autres raisons favorisent la réédition d'ouvrages: les titres figurant au programme dans les écoles, ceux qui apparaissent régulièrement dans les sélections des bibliothèques, celles du ministère de l'Éducation, les palmarès de Communication-Jeunesse, etc. Enfin, un guide comme *Les 100 livres québécois pour la jeunesse qu'il faut lire*, d'Édith Madore, qui comportait une section intitulée «Les regrettes» regroupant des livres de qualité non disponibles sur le marché au moment de sa parution (1998), a incité certains auteurs à frapper à la porte d'éditeurs pour leur proposer de rééditer leurs textes. Dans ce cas, il s'agit moins de classiques que d'un fonds jeunesse qu'on réédite puisque, pour l'occasion, on demande aux auteurs de remanier leur texte, d'en changer la fin, de reprendre un chapitre complet, etc. Il serait excessif de parler ici de classique puisque la pratique éditoriale adoptée va à l'encontre du caractère immuable de l'œuvre classique.

Suzanne Pouliot, professeur à l'Université de Sherbrooke, constate que «la notion de classique en LEJQ s'est modifiée, au fil des décennies, comme en font foi les travaux réalisés dans le cadre du Groupe de recherche sur l'édition littéraire au Québec. Au Québec, ce sont les maisons d'édition qui créent que telle ou telle œuvre est un classique ou constitue un titre d'une collection centrée sur les "classiques".» Mme Pouliot pose la question: «Quels sont les critères d'une œuvre classée classique? La mention de l'éditeur? La reconnaissance institutionnelle (obtention de prix littéraires? Enseignement en classe? La pérennité de l'œuvre dans le temps? ses rééditions? la réception critique? leur présence dans des histoires de la littérature québécoise??)»

Autant de questions auxquelles Michelle Provost, pédagogue et consultante émérite en littérature jeunesse, répond dans des répertoires destinés aux enseignants en utilisant en rubrique les mots «classiques» et «patrimoine» pour souligner les œuvres marquantes d'un auteur, d'une époque ou d'un secteur, de ces œuvres qui durent et qui sont la source de plusieurs intertextes. Selon Mme Provost, «il ne faut pas tant discuter de la pertinence d'identifier tel ou tel titre comme étant un classique mais plutôt faire découvrir et redécouvrir les classiques dans la mesure où ils présentent de l'intérêt pour les élèves afin de les sensibiliser à l'histoire de la littérature jeunesse.»

Le chemin parcouru depuis *Lurelu*, seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse, montre bien le dynamisme de la publication avec ses 75 numéros existants. Un regard rétrospectif, l'insistance de certaines rééditions, les coéditions et les ventes de droits à l'étranger, les rencontres auteurs-lecteurs hors Québec, la participation régulière du Québec à la Foire de Bologne et à d'autres grands salons du livre européens, les prix littéraires attribués conjointement avec d'autres pays (Québec-Wallonie-Bruxelles, prix Saint-Exupéry, etc.) sont des exemples qui devraient atténuer les préjugés qu'entretiennent encore plusieurs lecteurs à propos de la littérature jeunesse au Québec. De plus, certains textes n'ont pas eu la chance d'être réédités, comme le pense Charlotte Guérette, de l'Université Laval, qui a réuni quelques contes du Canada français pour la jeunesse dans son livre *Que le diable l'emporte!*, paru chez Hurtubise HMH (1997).

Enfin, le lecteur poursuivra avec profit sa réflexion sur le sujet en lisant un texte critique devenu un classique dans son genre: *Pourquoi lire les classiques*, d'Italo Calvino (Seuil, 1993). Ce qu'il y a de sûr, c'est que la réception du jeune pu-

blic demeure, à long terme, le seul critère véritable en vue de constituer un corpus québécois d'œuvres classiques pour la jeunesse.

Liste des «classiques»

En recoupant les différents titres soumis par divers spécialistes de la LEJQ, voici une liste, tous genres confondus, d'œuvres présument classiques. Nous n'avons retenu que les ouvrages en langue originale française. Il serait intéressant d'y ajouter certains auteurs du Canada anglais ayant joui ici d'une grande renommée, comme les Lucy Maud Montgomery, Robert Munsch, James Houston, etc. En outre, les illustrateurs du Québec qui s'imposent de plus en plus ici comme sur la scène internationale mériteraient sans doute une liste à part.

Anfousse, Ginette, la série des *Aventures de Jiji et Pichou* Aubry, Claude, *Agouhana* Barbeau, Marius, *Il était une fois* Beauchesne et Schinkel, *Le Don* Bouchard, Michel Marc, *L'Histoire de l'oie* Carrier, Roch, *Le Chandail de hockey* Corriveau, Monique, *Le Secret de Vanille* Côté, Denis, la série des *Inactifs* Daveluy, Marie-Claire, *Les Aventures de Perrine et de Charlot* Daveluy, Paule, la série des *Rosanne* Demers, Dominique, la série des *Charlotte* et celle de *Marie-Lune* Duchesne, Christiane, *La Vraie Histoire du chien de Clara Vic*, *La 42^e Sœur de Bébert*, *Victor et La Bergère de chevaux* Gauthier, Bertrand, la série des *Zunik* Gauthier, Gilles, la série des *Babouche* et celle du *Petit Marcus* Gravel, François, *Zamboni* et la série des *Klonk* Hébert, Marie-Francine, *Venir au monde* Julien, Susanne, *Enfants de la Rébellion* Major, Henriette, et Lafortune, Claude, *L'Évangile en papier* Mariveau, Michèle, *La Route de Chiffa* Martel, Suzanne, *Jeanne, fille du roy et Surréal 3000* Plante, Raymond, la série des *Raisins* Roy, Gabrielle, *Contes pour enfants* Sernine, Daniel, *Le Cercle violet et Le Cercle de Khaleb* Soulières, Robert, et Béha, Philippe, *Seul au monde* Thériault, Yves, *Agaguk* (pour les adolescents) et *Le Ru d'Ikoué*

Le vrai test classique: tentez de réduire la liste à dix titres. Envoyez vos propositions à l'auteur de cet article à l'adresse suivante: gquindon@vif.com. G. G.

Palmarès Renaud-Bray

Le baromètre du livre au Québec

du 3 au 9 avril 2002

Rang	Catégorie	Titre	Auteur	Éditeur	Pages
1	Psychologie	QUI A PIQUÉ MON FROMAGE ?	J. SPENCER	Michel Lafont	69
2	Psychologie	POURQUOI LES HOMMES MARCHENT-ILS À LA GAUCHE.	P. TURCHET	L'Homme	6
3	Sc. Sociale	LES FRANÇAIS AUSSI ONT UN ACCENT	J.-B. NADEAU	Payot	2
4	Psychologie	CESSEZ D'ÊTRE GENTIL, SOYEZ VRAI !	T. D'ANSEMBOURG	L'Homme	65
5	Sexualité	FULL SEXUEL	J. ROBERT	L'Homme	6
6	Santé	RECETTES ET MENUS SANTÉ, T. 1 & 2	M. MONTIGNAC	Trustar	118
7	Roman	ÉLOGE DES FEMMES MÛRES	S. VIZINCZEY	du Rocher	49
8	Roman	BAUDDOINO	J. ECO	Grasset	4
9	Roman	JE L'AIMAIS	A. GAVALDA	Dilettante	5
10	Horreur	DREAMCATCHER	S. KING	Albin Michel	3
11	Roman	MADemoiselle LIBERTÉ	A. JARDIN	Gallimard	11
12	Polar	LA MURAILLE INVISIBLE	H. MANKELL	Seuil	2
13	Polar	PARS VITE ET REVIENTS TARD	F. VARGAS	Viviane Hamy	19
14	Érotisme Qc	BANQUETTE, PLACARD, COMPTOIR ET AUTRES LIEUX.	W. ST-HILAIRE	Lancôt	8
15	Roman Qc	LE GOÛT DU BONHEUR, T. 1, 2 & 3	M. LABERGE	Boréal	70
16	Spiritualité	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT	E. TOLLE	Ariane	81
17	Roman	VOYAGE	D. STEEL	Pr. de la Cité	5
18	B.D.	LUCKY LUKE N° 41 - La légende de l'Ouest	MORRIS/NORDMANN	Lucky	5
19	Roman	UN PARFUM DE CÈDRE	A.-M. MACDONALD	Flammarion Qc	75
20	Histoire	LES JUIFS, LE MONDE ET L'ARGENT	J. ATTALI	Fayard	8
21	Roman	QUELQU'UN D'AUTRE	T. BENACQUISTA	Gallimard	11
22	B.D.	ALBUM SPIROU N° 262	COLLECTIF	Dupuis	3
23	B.D.	GARFIELD N° 34 - Mange plus vite que son ombre	J. DAVIS	Dargaud	4
24	Spiritualité	JE VOUS DONNE SIGNE DE VIE	M. CARON	Marjolaine	7
25	Biograph. Qc	MA VIE, JE T'AIMÉ	R. MARTEL	Pubistar	4
26	Essai Qc	LE LIVRE NOIR DU CANADA ANGLAIS	N. LESTER	Intouchables	21
27	Sport	GUIDE DES MOUVEMENTS DE MUSCULATION	F. DELAVIER	Vigot	201
28	Psychologie	LES HASARDS NECESSAIRES	J.-F. VÉZINA	L'Homme	28
29	Roman	LE LIT D'ALIÉNOR	M. CALMEL	XO éd.	7
30	Psychologie	LA SYNERGOLOGIE	P. TURCHET	L'Homme	102
31	Roman Qc	PUTAIN	N. ARCAN	Seuil	30
32	Spiritualité	LE GRAND LIVRE DU FENG SHUI	G. HALE	Manise	155
33	Roman	OÙ ES-TU ?	M. LÉVY	Robert Laffont	21
34	Roman	ROUGE BRÉSIL	J.-C. RUFIN	Gallimard	32
35	Actualité	LA CHUTE DE LA CIA	B. BAER	JC Lattès	4
36	Roman	LE PIANISTE	W. SZPILMAN	Robert Laffont	60
37	Roman	LE TUEUR AVEUGLE	M. ATWOOD	Robert Laffont	12
38	Roman Qc	LA CHÂTELAINE DE MALLAIG	D. LACOMBE	vib éd.	6
39	Psychologie	LES MANIPULATEURS SONT PARMI NOUS	I. NAZARE-AGA	L'Homme	239
40	Psychologie	LA PUISSANCE DES ÉMOTIONS	M. LARIVEY	L'Homme	8
41	Polar	LA TRAHISON PROMÉTHÉE	R. LUDLUM	Grasset	9
42	Jeunesse	CHANSONS DOUCES, CHANSONS TENDRES (livre & CD)	H. MAJOR	Fides	28
43	Ésotérisme	LE RÉVE ET SES SYMBOLES	M. COUPAL	de Mortagne	898
44	Biograph. Qc	MON AFRIQUE	L. PAGE	Libre Expression	25
45	Sc. Fiction	AVANT DUNE, T. 3 - La maison Corino	HERBERT/ANDERSON	Robert Laffont	3

♥ Coup de cœur RB : Nouvelle entrée
N.B. : Sont exclus les livres prescrits et scolaires. Nbre de semaines depuis parution ↑

24 succursales au Québec

Pour commander : ☎ (514) 342-2815
www.renaud-bray.com



SCABRINI MEDIA

Bien au-delà de la simple impression

et

AGMV Marquis
IMPRIMEUR INC.

La passion du livre québécois

Longueuil • Montréal • Montmagny • Sherbrooke

La littérature vous intéresse ?

À la Faculté des arts et des sciences, le Département d'études françaises offre des cours de 1^{er} cycle à l'été 2002.

FRA 1030 - Grammaire du français
Mathilde Dargnat
1^{er} au 31 mai

FRA 1602 - Classiques de la poésie québécoise
Isabelle Miron
1^{er} au 31 mai

FRA 2303 - Théâtre du XVIII^e siècle
Benoît Melançon
2 mai au 18 juin

FRA 2402 - Roman du XIX^e siècle
(Hugo et *Les Misérables*)
Pierre Popovic
3 mai au 19 juin

FRA 26112 - Roman québécois
Mélanie Tardif
2 mai au 18 juin

FRA 2507 - Théâtre du XX^e siècle
(Formes du dialogue théâtral contemporain)
Jean-Pierre Ryngaert,
professeur invité, Université Paris III
23 juillet au 9 août

FRA 3025 - Littérature et autres arts
(Texte et musique dans les littératures française et québécoise)
Ursula Moser, professeure invitée,
Université d'Innsbruck
1^{er} au 23 août

Description et horaires des cours :
www.fas.umontreal.ca/etfraf/

Renseignements : 514.343.6225

Université
de Montréal

Festival Francophone de l'Écriture

À LAVAL, LES 3, 4 ET 5 MAI 2002

(éc.sec. Mont-de-La-Salle, 125, boul. des Prairies, Laval)
sous la Présidence d'honneur de Madame Lise Bissonnette

AU PROGRAMME : 5 séminaires de 12 heures chacun :

Littérature jeunesse, Cécile Gagnon
Nouvelle, Jean Pierre Girard Poésie, Jocelyne Felix
Récit, Bruno Dufour Scénarisation, Ginette Laporte)

Coût pour un séminaire : 80 \$
Inscription : Patrick Plouffe, Société littéraire de Laval (450) 978-7669

NOMBRE DE PLACES LIMITÉ

Gala annuel de remise de prix littéraires, 5 mai, 14 h

Prix Jacqueline Déry-Mochon, Prix Brèves littéraires, concours intercollégial de poésie, concours pancanadien de composition française au secondaire

Entrée libre

LE DEVOIR

Québec

LAVAL

Organisé par la Société littéraire de Laval

LIVRES

Avec d'autres yeux

Marie-Andrée Lamontagne
Le Devoir

On fera le test autour de soi: pour un lecteur de poésie (et il importe, aux fins de la démonstration, qu'il ne soit pas poète), il s'en trouvera dix ou vingt autres imperméables à ce langage. Pourquoi? Paresse de l'esprit, qui n'aime pas être dérouté? À moins que sa maturité ne soit en cause? L'enfant qui vit dans l'étonnement perpétuel devant le monde, l'adolescent qui se débat dans des remous identitaires entrent souvent de plain-pied dans l'univers poétique. Selon ce point de vue, être adulte reviendrait à avoir mis fin à l'impression existentielle. Il y aurait la réalité, disons un camion qui passe dans la rue, et les mots «camion», «passe» et «rue», et dans cet ordre s'il vous plaît, suffiraient à en rendre compte. Du reste, il n'y a qu'à penser à l'ordre que choisirait le poète médiocre, voulant poétiser le camion et la rue, pour n'être pas loin de donner raison aux prosaïques à tout crin.

Heureusement, la réalité ne se laisse pas réduire de la sorte. Aussi ancienne que le langage, l'intuition poétique procure un mode d'accès à la connaissance aussi légitime et aussi opérant que l'intuition philosophique, scientifique ou religieuse, ou que l'invention technique, et, comme celles-ci, elle emprunte plusieurs détours. Mais pourquoi l'esprit humain devrait-il s'en tenir à une seule voie? Plus encore: pourquoi l'esprit d'un individu devrait-il accepter de limiter sa compréhension du monde au nom de sa formation intellectuelle?

C'est, très grossièrement résumé, le point de vue que défend le poète Michel Camus dans *Transpoétique* (Spirale/Trait d'union), essai par lequel il tente de donner à voir «la main cachée entre poésie et science». Il ne s'agit pas ici de poser la supériorité de l'une

ou l'autre discipline mais de dépasser un clivage ayant conduit à une impasse, voire à la surdité. Sauf exception, écrit Camus, «il n'y a aucune communication plénière entre deux scientifiques spécialisés chacun dans leur propre discipline, comme entre un scientifique et un non-scientifique». Jeter des ponts, traverser les frontières, c'est toute la tâche que se donne l'esprit transpoétique. Le Centre international d'études et de recherches transdisciplinaires (CIRET), créé en 1987 et dont Camus est l'un des administrateurs, se veut un lieu d'expression possible de cette disposition d'esprit.

Le poème en est un autre. Mais pas n'importe lequel. Pour Michel Camus, il existe des poètes particulièrement transcendants: Adonis, le Juarroz des *Poésies verticales*, Gérard de Nerval, René Daumal et ses camarades du Grand Jeu. Ceux-là ont entrepris une exploration transpoétique du réel. Ils l'ont fait, selon les circonstances, par un usage raisonné des stupéfians, la fréquentation des maîtres de la mystique orientale, l'étude de la phénoménologie transcendante de Husserl, la lecture de Maître Eckhart ou le savoir alchimique. «Ne cherchons pas midi à quatorze heures», écrit encore Camus: «la voie transdisciplinaire, c'est la recherche de la "pierre philosophale" entre guillemets à travers n'importe laquelle discipline, scientifique ou non.»

L'emploi des guillemets aura beau relativiser l'enjeu de la quête, il reste que, plus d'une fois, l'arrière-plan manifestement alchimique de cet essai laissera perplexe le non-initié. Cependant, l'intérêt d'une démonstration visant à favoriser les échanges entre la poésie et la science demeure indéniable à un moment où la science, laissée à elle-même, pose à l'humanité d'impérieuses questions éthiques. Tâchant de s'orienter dans le dédale d'une bibliothèque spécialisée, le lecteur pourra se demander si l'effort à fournir pour franchir la distance entre l'esprit profane et la pensée alchimique

n'est pas du même ordre, au fond, que celui existant entre l'esprit religieux et l'esprit rationnel placés devant l'énigme de l'univers. Ou s'il ne relève pas de la distance qui sépare le lecteur de poésie et celui incapable d'apprécier cette forme de littérature. Ce faisant, son esprit aura peut-être gagné en ouverture. C'est toujours ça de pris.

En présence de deux termes opposés, dira la pensée transpoétique, il faut chercher le «tiers secrètement inclus» et agissant. L'ignorer revient à ignorer la réalité même. C'est sans doute à ce tiers inclus qu'on attribuera l'enchantement qu'exercent les vers de tel poème de Nerval, en dépit de leur chiffre secret, sur le lecteur de poésie le plus étranger à l'alchimie. Et tout aussi bien l'étonnement qu'éprouvent de nouveau certains astrophysiciens devant les étoiles ou le phénomène de la lumière fossile quand trop de géniciens, penchés sur leurs cornues, ne veulent apercevoir, tout au fond, que leur reflet d'apprentis sorciers sans mémoire.

Cet autre qui se souvient

La mémoire, donc, accompagnera le poète Pierre Ouellet dans ces carnets d'écrivain d'abord conçus pour la radio, subtile éveilleuse d'esprits (en particulier la Chaîne culturelle de Radio-Canada, où ces textes furent d'abord lus dans le cadre de l'émission littéraire de Stéphane Lépine), maintenant repris en volume sous le titre *La Vie de mémoire* (Le Noroît). «Lorsque j'écris», dira Ouellet, «je suis cet autre qui se rappelle ce que j'oublie.»

Ce ne sera pas le seul bonheur d'expression rencontré dans ce court ouvrage méditatif, à ranger — à supposer qu'un tel rangement ait un sens — dans le genre de la prose d'art. On y suivra à la trace les fécondes inquiétudes d'un poète attentif à l'histoire qu'il pourrait s'inventer, qu'il s'invente, par conséquent, à partir d'une mémoire «trouée».

La honte le guette. Celle, ontologique, «généralisée», qui pèse sur l'homme incapable de se hisser jus-

qu'«à la hauteur des calvaires qu'il élève dans le désert de sa propre vie». Cette autre, salutaire, qui doit pouvoir s'emparer de l'écrivain devant les livres qu'il a écrits dans le risque, le jetant, du coup, au-devant de ceux à écrire.

À intervalles, *La Vie de mémoire* laisse aussi entrevoir le sentiment d'exil intérieur ressenti par bon nombre d'artistes et d'écrivains québécois tenus d'habiter, par les hasards de leur naissance, un pays jugé trop petit à l'échelle du monde ou dépourvu de profondeur historique: «L'Europe, puis l'Atlantique, comme un drapeau qui claque dans notre dos, qu'on ne reverrait pas de sitôt». C'est oublier à quel point tout milieu, que ce soit sous la forme de la tradition anti-intellectuelle américaine ou de la tentation kitsch italienne, secrète sa propre force d'inertie, à laquelle se heurtera avec profit l'écrivain. Pierre Ouellet ne l'oublie pas complètement puisqu'il écrit aussi qu'«on a lieu dans ce qu'on dit, dans ce qu'on pense, bien plus que dans son corps».

La hauteur de vues adoptée dans ce recueil n'empêche pas l'irruption du concret. Il apparaît dans la figure du père sobrement évoquée, «inventée». Père silencieux, qui légua au fils une tristesse impuissante, impuissance en moins, dès lors qu'en écrivant, l'enfant-adulte saura lui aussi porter Anchise sur ses épaules.

TRANSPŌÉTIQUE

La main cachée entre poésie et science
Michel Camus
Trait d'union - Spirale
Montréal, 2002, 128 pages

LA VIE DE MÉMOIRE

Pierre Ouellet
Éditions du Noroît
Montréal, 2002, 106 pages



CARREFOURS

mus: la voie transdisciplinaire, c'est la recherche de la "pierre philosophale" entre guillemets à travers n'importe laquelle discipline, scientifique ou non.»

ESSAIS

Cheminements vers l'humain

L'HUMANITÉ DE L'HOMME

Sous la direction de Jacques Sojcher
Éditions Cercle d'art
Paris, 2001, 189 pages

DAVID CANTIN

Qu'est-ce qui fait l'humanité de l'homme? La question peut surprendre, tant elle mène vers des réponses plausibles et ouvertes. Toutefois, il fallait peut-être relever un pareil défi. Jacques Sojcher a donc demandé à 19 participants, de cultures, de disciplines et d'horizons différents, d'écrire un texte qui arriverait à ajouter quelques indices essentiels. L'humanité de l'homme devient ainsi non pas un document anthropologique aride mais bien un grand livre de sagesse contemporaine.

Pour ouvrir et clore cette enquête, Ilya Prigogine, Prix Nobel de chimie, est invité à réfléchir à propos d'une unité possible entre la science, l'art et la nature. Au milieu d'un long texte où il passe d'un exemple à l'autre, il écrit: «Nous savons dorénavant que notre univers est immense, peuplé par des myriades de galaxies et de systèmes planétaires. Le sentiment d'étonnement, qui fait partie de l'invention de l'homme, est peut-être à l'origine, à la fois des sciences, et des arts.» De l'historien au philosophe, du poète au psychanalyste, il semble qu'une affirmation semblable puisse guider les échanges qui s'entrecroisent et se dédoublent. On retourne ainsi aux sources de la Genèse, de la Parole, de l'Origine comme une forme de vérité vécue de l'inté-

rieur. S'interrogeant à propos du génie de Pascal, Edgar Morin suppose que «ce qui importe est de rendre productives les contradictions que l'on a en soi en évitant de s'enfermer dans une vision qui chasse les autres virtualités».

Dans un autre très beau texte sur le reflet divin des ruines babyloniennes, Naim Kattan présente que «pour découvrir son humanité avant de l'assumer, en investissant l'espace, l'homme a tenté d'affirmer sa présence au monde. Le poète jahilite en a ressenti les ruines, c'est-à-dire l'absence». Il rejoint ainsi Marcel Moreau qui décortique sa propre «chaonaisance»: «Cette quête d'une vérité d'une intense généalogie, remontant à un pari fou, de la nuit des temps, le pari de l'homme de jeter, avec ses seuls instincts, les bases de toute la civilisation.» D'un autre angle, Elizabeth de Fontenay se penche plus particulièrement sur cette métamorphose transgressive qui change derrière «l'idée de l'homme» au fil du temps et des époques. Le poète Yves Bonnefoy arrive même à la conclusion suivante: «Et cela, ce grand projet de changer la vie, c'est certainement aussi, je n'en doute pas, ce que la poésie elle aussi, et elle d'abord, aide à se reconnaître, aide à prendre forme: y collaborant et même y incitant.»

De plus, tout au long du parcours sinueux de *L'Humanité de l'Homme*, une série de reproductions de chefs-d'œuvre de différentes époques guide cet immense trajet. Des gravures rupestres aborigènes en passant par les réalisations colossales de Michel-Ange, jusqu'à la beauté secrète qui se cache dans l'harmonie d'un feuillet de Galilée. On ap-

prend ainsi qu'il ne suffit pas de répondre, de manière définitive,

mais bien de revoir le sens pluriel du devenir humain. Ce qui fera

dire à Henri Cuenca: «L'homme est encore à inventer. Mais com-

ment?» Un ouvrage de référence d'une immense teneur.

Olivieri
librairie • bistro

LECTURES

Jacques Gauthier
L'invisible chez-soi

Luc Lecompte
Le dernier doute des bêtes

Élyse Turcotte
Sombre ménagerie

Dimanche 14 avril 15 h
Réservations : 739-3639
Un brunch est servi au Bistro à partir de 10 heures

5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
service@librairieolivieri.com

Romanichels

XYZ éditeur

Serge Bruneau
Hot Blues

Une incursion dans le monde de la peinture sur fond d'alcool et d'acrylique.

Serge Bruneau
Hot Blues

184 p. • 22,95 \$

XYZ éditeur, 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone : (514) 525-2170 • Télécopieur : (514) 525-75-37
Courriel : xyzed@mink.net

YING CHEN

« Une œuvre forte, contrôlée, d'une grande puissance poétique. »
Caroline Montpetit
Le Devoir

« Des images évocatrices qui savent faire leur chemin et frappent à retardement. »
Benny Vigneault
Le Soleil

YING CHEN
LE CHAMP DANS LA MER

LE CHAMP DANS LA MER

Roman
120 pages • 17,95 \$

Boréal
www.editionsboreal.qc.ca

JANIK TREMBLAY

JANIK TREMBLAY
Julie de Saint-Laurent

Une héroïne méconnue de notre histoire

ROMAN

TRAIT D'UNION

Découvrez dans ce roman palpitant une héroïne authentique de notre histoire: Julie de Saint-Laurent, qui donna en 1792, à Québec, un héritier illégitime au trône britannique.

Le lancement aura lieu le jeudi 18 avril à la Bibliothèque nationale du Québec de 17 h 30 à 19 h 30

Venez visiter notre site Internet www.traitdunion.net

LITTÉRATURE

ROMAN QUÉBÉCOIS

La mémoire fragmentée

Ce premier livre de Marie Claude Malenfant se présente, fait assez rare, sans didactique ni citation en épigraphe d'un auteur de référence, ni même indication d'un genre auquel on pourrait le rattacher. Cette absence d'éléments paratextuels est assurément délibérée: l'auteur, qui est docteur ès lettres et éditrice, sait très bien qu'on peut y indiquer de nombreuses pistes de lecture. *Nouvelles mémoires* se défendra donc seul, avec son titre et son texte, et tentera de s'imposer par son écriture.

Sauf exception, on ne trouvera pas dans ce livre de nouvelles, dont on sait que L'Instant même s'est fait une spécialité. Il s'agit plutôt ici de fragments ou de micro-textes, dont la plupart font moins d'une page, tout au moins dans la première et la dernière des quatre parties de *Nouvelles mémoires*. Ces textes se succèdent sans s'enchaîner, souvent numérotés. On voit que s'installe dès le début une logique de la discontinuité qui suggère que le réel, observé, fantasmé ou mémoré, ne peut être appréhendé qu'en instants isolés: depuis la «fin de l'Histoire», il est devenu impossible de (se) raconter des histoires, même si les romanciers à succès sont encore nombreux à s'acharner à en raconter.

Nous sommes donc ici privés de continuité et du recul traditionnel qui permet la compréhension des choses. C'est la proximité, au contraire, qui règne — à soi, aux lieux, aux autres — dans ces bribes d'histoires dont les personnages sont, pour la plupart, eux aussi morcelés. Esquisses souvent sans nom, ils répugnent à assumer leur récit, à dire «je», leurs gestes ou leurs fantasmes étant évacués dans l'anonymat de verbes à l'infinitif. Il y a chez plusieurs d'entre eux un flou de l'identité qui s'accorde parfaitement avec les miettes qu'ils nous laissent en pâture.

S'agit-il de personnages? Ils ont, en tout cas, un corps, fragmenté lui aussi, comme si, au moment où ils ont choisi de raconter, leur être — voire leur âme — logeait tout entier dans une main, un œil,



Robert Chartrand

un genou ou une certaine région de leur peau. Ils ne se voient pas comme un misérable tas d'organes: ils sont incapables d'une telle complaisance. Simplement, leur présence au monde et le souvenir qu'ils en ont tiennent à une infime portion de celui-ci, ravivée par une sensation très localisée. C'est tout ce qui leur reste de ce qu'ils ont vécu, et tout de à quoi ils se raccrochent. Ainsi sont évoqués leurs rapports avec les autres: voisins, parents, amants, et donnés à ressentir la tendresse, le dégoût, le désir ou encore ce qui peut leur tenir lieu d'amour.

Ils racontent donc, quoique avec bien des réticences. L'un d'eux s'essaie même à écrire. Quoi? Des souvenirs, comme l'annonce le titre du livre, des moments aussi brefs que les textes qui les disent servis par une mémoire capricieuse qui s'agrippe à des détails à des sensations physiques dépourvues de sensualité comme de douleur. Le corps parle sous forme d'agacements, d'irritations, de manies. Il émet des signaux fugitifs dont on n'est pas sûr qu'ils donnent à penser.

Les textes de *Nouvelles mémoires* relatent des instants, de brefs moments de fébrilité, des situations de dislocations, des éléments d'une mosaïque, une part d'indicible, comme l'indiquent les sous-titres des quatre parties du livre de Malenfant.

La totalité étant impensable, ne fût-ce que pour rendre compte d'un simple épisode du passé, les textes de *Nouvelles mémoires* ne forment donc pas un récit. Il s'y trouve cependant des éléments conducteurs qu'on hésite à appeler des thèmes: celui du présent obsédant et impossible à consigner intégralement dans une histoire; celui de couples récents ou anciens qui ne sont supportables que lorsqu'ils sont capables de tendresse; ou encore de ces souvenirs d'enfance, peuplés de cruauté ou d'attendrissement selon qu'on se rappelle un père violent ou des grands-parents adorables.

Car si la cohérence est délibérément évacuée dans ces textes de factures si différentes, on y découvre une cohésion d'ensemble qui apparaît au fur et à mesure de la lecture. Davantage que quelques situations récurrentes, on découvre dans le livre de Malenfant une logique de l'effondrement, de la dislocation physique ou morale, illustrée par des épisodes où les corps s'effondrent au sol, s'éparpillent, et tout à la fois, chez plusieurs personnages, une volonté de résistance qui peut prendre la forme de l'ironie ou la pratique d'une manie qui sera, pour certains, un gage de survie à leur folie apparente.

Comment dire sa répulsion à toucher la peau d'une amie; son exaspération à devoir écouter ses confidences entrecoupées de récriminations? Comment faire la paix avec un passé d'enfant battue, ou écrire sur rien, pour abolir le temps et gommer son passé? Comment donner à ressentir la tendresse chez un vieux couple, le souvenir irremplaçable de grands-parents disparus? Pour tout cela, les narrateurs de Malenfant disposent de tout un éventail de

stratégies: l'attachement à un détail apparemment insignifiant, ou l'art des rapprochements incongrus, comme celui qu'opère une fillette entre son rêve de déchiffrement de l'écriture étrusque, interrompu par... la chanteuse Céline Dion qui annonce son retrait de la scène!

Malenfant offre également à ses personnages le recours à de multiples ressources de la langue: aux anaphores qui assurent une cohésion à certains fragments, ou à des images parfois audacieuses comme celles de ce «cœur plus grand que soi, cathédrale pour toute une nuit qui couvrirait la moitié du monde», de ce soleil couchant «après cette dernière seconde de lumière qui expire, après une telle agonie d'améthyste et de pourpre». Ils se servent même de la pâte sonore du langage en évoquant des «foins frais et fous», des mots qui sont «croix cloutées de bois bosselé» ou en transcrivant de façon quasi phonétique la langue populaire.

Il y a ainsi dans le livre de Malenfant une part d'exercice de style qui flirte avec la virtuosité, de même que des paradoxes trop appuyés, notamment sur le vide qui procure une impression de plénitude. Mais on y lit un monde au bord de la dissolution, rescapé *in extremis* par l'écriture qui le dit et qui, en dépit de sa sécheresse volontaire, offre de très beaux moments d'écriture et d'authentiques émotions.

robert.chartrand5@sympatico.ca

NOUVELLES MÉMOIRES

Marie Claude Malenfant
L'Instant même
Québec, 2002, 113 pages

POÉSIE

Un espace fait de dialogues

DAVID CANTIN

Comment réagir face à l'instabilité profonde du monde et des choses? Entre révolte et émerveillement, le nouveau livre de Paul-Marie Lapointe tente de répondre à cette question par des poèmes qui s'offrent à la portée du regard comme à celle de la main. Après un projet aussi ambitieux que *Le Sacre* (L'Hexagone, 1998), *Espèces fragiles* dresse ici un inventaire plus intime de cette beauté terrifiante à la source même de l'imagination. Autre forme de dialogue, *Jardins des vertiges*, de Claudine

Bertrand, tente de mieux comprendre la présence d'un lieu d'éveil au cours des mois d'une saison. Une fuite vers la nature secrète, où la lueur fondatrice se cache peut-être encore quelque part.

Il n'est jamais facile de commenter un livre de Paul-Marie Lapointe. L'œuvre ne cesse d'emprunter des chemins contraires, de s'isoler, voire de se perdre dans sa propre grandeur. On pourrait même croire que tous les recueils utilisent la contrainte ainsi que la contradiction comme autant d'outils nécessaires au poète. D'un texte aussi fulgurant que *Le Vierge incendié* au matérialisme radical d'*Écritures*, il y a sans

doute une énorme distance à franchir. Toutefois, on aurait probablement tort de voir *Espèces fragiles* comme une réaction ou une suite au labyrinthe formel qu'est *Le Sacre*. Ces poèmes réagissent à la déroute du monde contemporain, tracent la description méticuleuse d'une figurine ou d'un vase ou dressent des stèles en hommage à Coltrane, Rimbaud et Nerval. Plus que jamais, l'écriture s'invente sous le signe du jeu littéraire.

D'ailleurs, ce n'est certainement pas par hasard si Lapointe s'adresse d'abord à Perce dans sa série de

Stèles. La connaissance ne passe plus par l'intermédiaire d'une improvisation spontanée, elle s'intéresse davantage aux contraintes possibles du langage. De plus, la culture mexicaine s'affirme encore davantage ici comme véritable point d'appui. Les liens restent nombreux pour finalement devenir le miroir d'une forme de sagesse originelle à retrouver. Chaque poème s'oppose à la bêtise humaine et entreprend «la terrible tâche d'assurer l'avenir».

Le rituel intervient souvent dans cette manière de faire face à l'inquiétude révélatrice. Il arrive

même que Lapointe s'inspire d'un motif ou d'un objet pour construire une vision plutôt intense de l'univers. De plus, une précision certaine guide cette parole vers elle-même: «Était-ce la pluie / était-ce le vent? / ce tumulte / parvenant sous la terre / à l'oreille enfouie / ou / dans le silence / de la dernière glaciation / était-ce la neige? / recouvrant / interminablement / les mots / les mondes.»

Même si *Espèces fragiles* déroute à l'occasion, il faut encore une fois s'interroger par rapport à l'œuvre de Paul-Marie Lapointe. Imprévisible, le poète élabore, depuis un demi-siècle, un trajet inclassable qui ne cesse d'aller à l'encontre des tendances ou des repères d'une seule époque. Surréaliste, formaliste et peut-être même oulipienne? Aucune catégorie ne semble pouvoir contenir cette voix toujours aussi personnelle.

Voyage

Dans *Jardins des vertiges*, Claudine Bertrand traverse et habite, le temps d'un été, une partie de la région française Rhône-Alpes. Ce passage a d'ailleurs quelque chose d'alchimique: «Pour qui entre en lien / avec la nature / elle fait advenir / qui nous sommes.» Alors que le désir physique et amoureux guidait souvent cette poésie, ce nouveau recueil exprime plutôt une forme de réconciliation sereine. Loin des blessures ou des craintes, la parole tente de reprendre contact avec ces «vérités toutes nues». Des gestes tournent autour de ces plantes, de ces fleurs, qui renvoient l'écho sensible du monde.

Comme dans *Le Corps en tête* (L'Atelier des Brisants, 2001), les images se mêlent aux instants fu-



gaces d'une intuition en accord avec l'éphémère. Le temps devient cette petite ville avec ses détails particuliers, ses personnages, ses fêtes ainsi que ses coutumes: «Qu'est-ce qu'un cœur / dans un carnet / Un silence creuse l'écriture / et lui fait une âme / Personne à l'horizon / le nom n'a pas d'apparence / Qui fait du bruit / n'a pas de bouche amoureuse / Les mains jettent des paysages / un lac tombe dans mes yeux.» Plus que jamais, Claudine Bertrand précise cette voix qui cherche toujours cette «mémoire de terre d'eaux ou d'os».

ESPÈCES FRAGILES

Paul-Marie Lapointe
L'Hexagone
Montréal, 2002, 95 pages

JARDIN DES VERTIGES

Claudine Bertrand
L'Hexagone
Montréal, 2002, 107 pages

Odile Sévigny, Francine Saillant, Sylvie Khandjian

Fenêtres ouvertes



Dire et partager l'aide et les soins

A la fois guide pratique, recherche et réflexion, ce livre se penche sur l'expérience de celles et ceux qui aident un proche malade ou en perte d'autonomie, que certains qualifient d'aïdants «naturels». L'État se tourne de plus en plus vers les familles et les communautés pour qu'elles prennent soin de leurs proches: une réalité à laquelle seront confrontés la plupart d'entre nous dans les années à venir.

Des personnes aidantes témoignent dans ces pages de leur propre engagement. Elles partagent les bonheurs et les difficultés de cette expérience souvent lourde de conséquences sur leurs vies. «Avant de commencer à aider et soigner, je ne savais pas dans quoi je m'embarquais.» Ces témoignages de fille, de fils, d'épouse, d'époux, de mère, d'amie et d'ami nous montrent une réalité complexe et préoccupante. Ce sujet devrait être au cœur des débats sociaux actuels. Afin que l'on puisse faire le choix d'aider... sans y laisser trop de plumes!

LES ÉDITIONS
écosociété
www.ecosociete.org

C.P. 32052, complexe Saint-André, Montréal (Québec) H2L 4Y5
Téléphone: (514) 521-0913, télécopieur: (514) 521-1283
Courriel: ecosoc@cam.org, info: www.ecosociete.org

GRAND PRIX
DU LIVRE
DE MONTRÉAL

2002

Règlements

NATURE DU PRIX

Le prix consiste en une bourse de 15 000 \$ offerte par la Ville de Montréal à l'auteur ou aux coauteurs d'un ouvrage de langue française ou anglaise pour la facture exceptionnelle et l'apport original de cette publication.

CRITÈRES D'ADMISSIBILITÉ

Tout ouvrage (de création, d'analyse, de compilation ou de référence littéraire, artistique ou socio-historique) de langue française ou anglaise, publié pour la première fois entre le 1^{er} octobre 2001 et le 30 septembre 2002 par un auteur ou un éditeur domicilié sur le territoire de la Ville de Montréal, est admissible.

MODALITÉS D'INSCRIPTION

Les ouvrages admissibles doivent être inscrits en bonne et due forme sur les formulaires appropriés, au nom des auteurs, par leur éditeur. Ils devront être déposés en sept exemplaires au plus tard le 3 mai 2002 pour les ouvrages publiés entre le 1^{er} octobre 2001 et le 31 mars 2002. Quant aux ouvrages publiés entre le 1^{er} avril et le 30 septembre 2002, ils devront être reçus au plus tard le 1^{er} octobre 2002.

Pour obtenir les formulaires d'inscription ou tout autre renseignement complémentaire, consultez le site Internet: www.ville.montreal.qc.ca/culture

ou encore adressez-vous à:

Normand Biron, commissaire
Grand Prix du livre de Montréal (514) 872-1160
Service du développement culturel (514) 872-1153 (télécopieur)
5650, rue d'Iberville, 4^e étage
Montréal (Québec)
H2G 3E4

Ville de Montréal

Cahier spécial



SALON DU LIVRE
de Québec

samedi
Publié le **20** avril
Tombée publicitaire
le 17 avril

LE DEVOIR

LITTÉRATURE

LE FEUILLETON

Une histoire rocambolesque

Mon dernier Laclavetine remonte à octobre 1999. Il venait de faire paraître *Première ligne*, une fiction romanesque (mais en partie autobiographique, puisque Laclavetine est aussi lecteur chez Gallimard) assez dure envers cette multitude d'auteurs qui se pressent aux portes des éditeurs avec leur nouveau-né, certains d'avoir quelque chose d'absolument important à communiquer à leurs contemporains. On y trouvait un éditeur de prestige, Cyril Cordouan, propriétaire d'une petite maison d'édition extrêmement sélecte ayant la réputation de ne retenir que les auteurs difficiles, pratiquant son métier comme un sacerdoce, mais aussi comme une torture... Car le pauvre devait bientôt voir un auteur à qui il venait de refuser un manuscrit se suicider devant lui, dans son bureau. Si on appliquait à Laclavetine la même médecine que son Cyril Cordouan à ses prétendants-à-l'œuvre, à qui il demandait s'ils étaient prêts « à suivre *Boulgakov, Ibsen, Beckett, Bernhard? Des gens qui n'ont jamais rêvé d'obtenir les faveurs de leurs contemporains!* », que se passerait-il? La question m'a effleuré pendant la lecture de son dernier roman, *Le Pouvoir des fleurs*...

Nous sommes en tout cas bien loin de ces auteurs torturés qu'ont été les Beckett, Bernhard et cie. Bien loin aussi des enjeux tragiques de leur temps qu'ils ont assumés jusque dans leur corps. Il s'agit plutôt ici d'un roman à suspense qui joue à la fois sur le policier et sur le portrait d'une génération, mais à quoi il manque, me semble-t-il, de profondeur. Sur tout de juste. Il est vrai — et c'est très curieux — que je n'ai jamais lu de roman sur les années 60 (début 70) qui m'ait donné le sentiment qu'on était arrivé à saisir de l'intérieur cette époque.

Les traits y paraissent le plus souvent exagérés,



Jean-Pierre Denis

quand ce n'est pas caricatural. On semble être incapable de recréer ou de restituer le film de la conscience qui devait pourtant bien ressembler à quelque chose qui ne soit pas de l'ordre de la carte postale ou de l'affiche, du mot d'ordre ou du tract, du bof ou de l'ailleurs! J'en arrive parfois à me demander si tous ces flashes, toutes ces sensations (avec ou sans drogue), toutes ces bribes de pensée n'auront pas été perdus pour toujours, comme si tout cela n'avait été qu'un rêve, un flux inconstant et velléitaire, un débordement incontinent et sans forme, une déprise de toute réalité. Il est vrai que tout semblait neuf, et donc sans histoire... Comment alors raconter une histoire qui s'inventait à chaque instant, en oubliant l'instant qui venait tout juste de passer? C'est en tout cas le malaise que j'éprouve chaque fois qu'il m'est donné de revisiter ces années de fausse incarnation.

L'art du suspense à plusieurs variables

Dans ce dernier Laclavetine, donc, nous nous re-

trouvons un peu avant Mai 68, parmi une bande de jeunes rêveurs écrivains parrainés par une vieille femme de vingt-huit ans, Marie-Laurence Volponi (pensez donc, 28 ans c'était déjà très vieux!). Mais les jeunes hommes en sont tous tombés amoureux, allez savoir pourquoi. Plus expérimentée qu'eux, ayant un peu d'argent, mystérieuse par bien des côtés puisqu'elle semble avoir une double vie, elle a pour sa part trouvé chez eux une seconde jeunesse, pleine de générosité, de rêve, d'amour aussi. Puis un jour elle tombe enceinte — enceinte d'un Cubain qui travaille pour la police secrète de son pays, alors même qu'elle était sur le point de lui annoncer qu'elle rompait.

Dès lors les choses se compliquent, terriblement. Les quatre garçons, qui se voyaient déjà pouponnant l'enfant (version *Trois hommes et un couffin*) — bien qu'incapables de s'occuper d'eux-mêmes —, se voient doublés par le père naturel qui, après l'avoir soustrait à la maternité de l'hôpital, s'enfuit avec lui dans son pays. Commence alors une longue enquête de la jeune femme pour le retrouver et le ramener en France (version... cette jeune Française qu'on a vu dernièrement aidée par les autorités canadiennes).

Ce périple, après une première tentative infructueuse, va s'échelonner sur vingt ans, conduisant la jeune femme à toutes sortes de fraudes bancaires afin d'accumuler les sommes nécessaires à son rapatriement. Mais ce serait sans compter sur L'Éphémère, cet autre personnage mystérieux qui tient un journal de bord de ses méfaits et qui a décidé de perdre tous ceux que Marie-Laurence aime. Il a passé près de réussir avec les jeunes garçons, en conduisant l'un près du suicide, deux autres à deux doigts d'une mort « accidentelle »... Je ne vous dévoilerai évidemment pas d'où il sort ni

pourquoi il s'acharne ainsi, sauf à vous dire que c'est un psy (nombreuses versions de ce prototype dans le cinéma américain des vingt dernières années). Ce suspense lui-même est doublé par cet autre qui concerne les services de renseignement cubain (des pourris de dernier ordre), ainsi que par un troisième qui a pour acteur principal un des banquiers floués qui, après avoir perdu son poste, a décidé de faire chanter la jeune femme. Ça commence à être drôlement complexe! Heureusement, Laclavetine sait parfaitement tenir les fils ensemble et ne jamais laisser tomber son lecteur... en panne d'excitation. Celui-ci attend la suite, embarrassé parfois d'être mené ainsi en bateau, mais poursuivant sa lecture dans l'espoir que les méchants seront enfin punis et que l'enfant reviendra sain et sauf dans les bras de sa mère. Il sait y faire, le petit Laclavetine...

Alors? Alors... on ressort de là avec une histoire de plus dans la tête, mais aussi avec le sentiment que l'auteur a raté une occasion de fouiller la conscience et le cœur d'une époque, ses motivations profondes. Pour tant, ce n'est pas faute d'avoir mené des recherches pointues! Il est extraordinaire dans certains détails: les groupes à la mode en ce temps-là, les effets des psychotropes, sa connaissance des poissons, celle des plantes et de certains insectes, etc., mais tout cela n'arrive pas à nous faire oublier qu'une histoire doit nous toucher, et donc nous ébranler, et pas seulement nous divertir.

denisjp@videotron.ca

LE POUVOIR DES FLEURS

Jean-Marie Laclavetine
Éditions Gallimard
Paris, 2002, 380 pages

Entrevue avec Didier Decoin

New York avant septembre

Dans son dernier roman, Didier Decoin replonge dans l'univers de la Grosse Pomme

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

C'est un autre homme, Didier Decoin, quand on le rencontre en personne. Rien à voir avec Antoine Dessangles, le héros de son dernier livre, *Madame Seyerling*, qui vient de paraître au Seuil. Grand, très volubile, affable, on écoute le romancier français pendant des heures parler de littérature, de l'Amérique qu'il adore, de la vie.

Pourtant, Didier Decoin, qui était de passage à Montréal ces jours-ci, affirme être un grand timide. Ce serait sa timidité même qui l'aurait poussé en avant, comme Gri-bouille qui se jette à l'eau dont il a peur. Cette semaine, il participait au Salon du livre qui bat son plein à Trois-Rivières.

Madame Seyerling, tout juste paru au Seuil, clôt le cycle d'une trilogie new-yorkaise entamée il y a de très nombreuses années. Le premier titre en était *Abraham de Brooklyn*, qui avait valu à Didier Decoin de recevoir le prix des Libraires en 1971. Le second, *John L'Enfer*, remportait le Goncourt en 1977. Trente années ont passé, et d'autres livres.

Et puis voilà que vient *Madame Seyerling*, un roman écrit juste avant l'effondrement des tours du World Trade Center, sur la peine de mort, sur la communauté noire américaine et sur quelques notes de jazz.

La peine de mort, Didier Decoin est farouchement contre, affirmant que son exercice va à l'encontre même des principes qui devraient gouverner l'Amérique, soit l'égalité des chances pour tous. La peine de mort, soutient-il, nie complètement le concept de rédemption. L'idée du roman lui est d'ailleurs venue en partie de l'histoire de Klara Faye Tucker, cette jeune femme trouvée coupable du meurtre sauvage d'un couple et qui, après avoir passé 14 ans dans les couloirs de la mort, s'être métamorphosée et avoir épousé le pasteur de la prison, a tout de même été exécutée.

Parmi les écrivains favoris de Didier Decoin, on trouve Paul Auster et Jérôme David Salinger. Car cet amateur de littérature, qui est secrétaire général de la prestigieuse Académie Goncourt, a un faible pour les littératures américaine et japonaise. Du dernier groupe, il apprécie



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

La littérature française, estime Didier Decoin, c'est au XIX^e siècle qu'elle était à son apogée, au temps des Stendhal et des Hugo.

particulièrement les écrivains Kabawata et Mishima.

La littérature française, précise-t-il, c'est au XIX^e siècle qu'elle était à son apogée, au temps des Stendhal et des Hugo. Au XX^e siècle, la littérature française s'est cherchée. Et avec le nouveau roman, elle a ouvert une fenêtre plutôt qu'une porte, précise-t-il.

Pour sa part, le héros de *Madame Seyerling*, l'écrivain Antoine Dessangles, a décidé de ne plus écrire. C'est une décision qu'il a endossée doucement, à l'insu même de sa femme. C'est donc à titre de simple observateur, même de voyeur, qu'il fait un séjour à New York et s'installe en face de la maison louée par Mme Seyerling, une femme dont la fille, condamnée à mort, a été exécutée.

En fait, Antoine Dessangles collectionne les moments qui suivent un événement marquant, les « après », comme il dit, l'après-l'amour d'une jeune amoureuse, l'après-travail d'un

plagiste. Après la mort de sa fille Laura, madame Seyerling a loué une vaste maison de Brooklyn, d'où elle est observée par un écrivain français déchu.

Libre

Dans la vraie vie, Didier Decoin admet qu'il lui arrive de suivre ainsi des gens, choisis au hasard, selon l'impulsion du moment. « Ils ne le savent pas, ils ne s'en rendent jamais compte », soutient-il. Il se souvient notamment de cette trapéziste qui, après avoir impressionné le public du cirque par sa grâce et son élégance, rentrait seule, s'appliquer de la pomnade, une fois le rideau tombé.

Madame Seyerling, c'est aussi, dit-il, le roman dans lequel il s'est senti le plus libre. Comme si le fait que ce livre plaise ou non au lecteur n'avait plus d'importance, que seul le plaisir du romancier comptait. Et le plaisir, pour Didier Decoin, c'est beaucoup de visiter l'Amérique, lui qui affirme avoir brandi le drapeau des États-Unis par sympathie après les événements du 11 septembre.

Le New York d'*Abraham de Brooklyn*, explique-t-il, c'était celui des années 70, de la construction du pont du même nom; celui de *John L'Enfer*, quelques années plus tard, était au bord de la faillite. Le New York de *Madame Seyerling*, Didier Decoin le voulait réconcilié, plus paisible. C'était bien sûr avant la chute des tours du World Trade Center, événement incontournable, que Didier Decoin a tout de même voulu ajouter au dernier chapitre de son roman, juste avant sa parution, à la dernière minute. C'est aussi la fin d'un cycle, car la suite de New York brûlant, s'effondrant dans les flammes, c'est un « après » qu'Antoine Dessangles ne peut tout simplement pas mesurer.

MADAME SEYERLING
Didier Decoin
Le Seuil
Paris, 2002, 305 pages

LITTÉRATURE FRANÇAISE

À livre ouvert
Deux essais tentent de sortir la littérature du fait divers

GUYLAINE MASSOUTRE

Tout écrivain se retourne un jour vers son milieu. Qu'il considère ses confrères ou rende des comptes à ses devanciers, le moindre de ses mots, il se peut qu'il les leur doive. Visée éducative, réservoir secret à partager, bibliothèque de la mémoire à construire ou inépuisable source apologétique, le livre d'hommage dédié « à mes auteurs favoris... » est toujours un essai sur les mentalités.

Il est l'autopsie d'un lecteur. Il plaide en faveur de la lecture. Il bâtit le panthéon des maîtres. Quoi qu'il en soit, un tel livre sera toujours sympathique au lecteur, qui aime partager les livres avec celui qui dit ses préférences.

Philippe Djian, dans *Ardoise*, s'est plié à l'exercice. Quant à Yasmina Khadra, dans *L'Imposture des mots*, il nomme ses affinités. On ne lit, chez le premier, rien que du connu — mais quelle fougue! —, sa passion pour la littérature américaine. Chez le second, on plonge dans la relation intrigante d'un militaire algérien avec l'activité d'écrire, qui lui vaut un succès aussi soudain que controversé.

À propos de tels livres, le critique littéraire, scribouillard toujours friand du point de vue d'autrui, n'est pas moins sévère. Dans *Ardoise*, l'exercice panegyrique s'y déroulant sans mesure, il lui plairait d'y découvrir au moins ce qui, dans un roman, fait palpiter un aspirant au point qu'il bascule dans l'activité qu'ils s'accorderaient à trouver ingrate. Dans *L'Imposture des mots*, ce lecteur des médias trouvera naïve la déception d'un auteur qui, devenu notoire, découvre les ficelles du milieu et se plaint des piques qu'il reçoit.

Que demander à ces livres? Pas question, chez Djian, de visiter une collection bien gérée de bibliothèque. Ce savoir-là n'a pas la cote. Un livre sur la lecture parle d'une expérience hypnotique, non pas celle qui endort, mais celle qui, gravant ses mots à l'extrême limite de votre conscience, agit en sémaphore dans votre vie. Pas question, chez Khadra, d'avaler la pureté des intentions littéraires. Les mains armées n'attirent pas la sympathie. L'actualité ne compte pas les mains sales des coups de force et, dans le cas de l'Algérie, les journalistes hésitent à démentir la situation: toute littérature qui s'y rapporte est maudite.

L'Amérique engagée

De tels livres veulent d'abord raviver la flamme collective. On cherche à travers eux l'extase et la consolidation de ses valeurs. Djian, avec ses passions américaines, et Khadra, l'Algérien toujours en lutte, jouent l'authenticité d'une écriture qui s'engage. Quant à l'édition qui la prend en charge, elle montre sa diversité, ses rêves passés et les urgences présentes. Il fut un temps où lire la Beat Generation était un acte de bravoure malsaine. La quintessence littéraire de l'époque se posait contre l'unanimité. Elle voyait loin — elle inspira. Reconnaissant, Djian écrit son admiration éperdue pour Miller, Melville, Salinger, Kerouac et Faulkner. Relisons, sans autre projet que sa sincérité, son indéfectible attachement à leur souffle, déclamé à l'imparfait. Au pinacle aussi, Céline et Cendrars. Voyez encore comment Djian revient à Hemingway, en toute simplicité: il effleure Brautigan et Car-

ver avec grâce. Défaut ou qualité? Il ne retient jamais les ouvrages les plus denses ou complexes, mais seulement ses premiers coups de foude. Qui coupe le souffle? Henry Miller, « un météore de feu tombé du ciel », Kerouac, avec une œuvre « dont l'énergie qu'elle diffuse restera toujours hors d'atteinte », Brautigan, « l'homme à la tempête de neige à deux flocons... ». Ces dieux de la tempête hantent des ciels littéraires qui préféreraient aujourd'hui demeurer sereins.

Écrire l'Algérie

L'Imposture des mots est d'une tout autre facture. Khadra, depuis *L'Écrivain*, dans lequel il a levé le voile sur son anonymat, qui gênait la lecture de livres trop graves pour que l'auteur reste dans l'ombre, raconte par le menu les déboires et les consolations du commandant Moullesoul dans le monde littéraire, français et autre.

Après avoir créé des tueurs impitoyables, raconté leurs exactions et démonté les mécanismes de la terreur fanatique du GIA en Algérie, ce haut gradé de l'armée, qui s'en est retiré pour se consacrer à l'écriture, s'attaque au malaise qui colle en France aux événements de son pays et, plus spécifiquement, à sa signature. Il y est question de désaveu, de malhonnêteté, de suffisance ignorante et, à l'occasion, de solidarité littéraire. Khadra livre ses tribulations d'étranger, non sans amertume, avec fierté. Une fierté souvent blessée, qui lui fait regretter l'action militaire.

La chape de plomb de la dénonciation est lourde à porter: parler des massacres, en Algérie, quand on les a constatés les armes à la main, laisse plus qu'un malaise; le témoignage en est entaché. D'autant plus que Khadra, dans un même élan, pourtant logique, défend l'armée des fils de l'Algérie et condamne toute guerre.

Ce livre parle de douleur. Tout en discourant avec ses personnages, y compris les plus abjects, l'écrivain met en sourdine le sens d'écrire et le poids des mots. Il doute de son action. Voué à jouer dans un monde aux règles confuses, soumis à ses sautes d'humeur incohérentes, il avait cru le succès capable de porter la cause algérienne jusqu'à la justice d'une opinion éclairée. Peine perdue. Que peut alors la littérature? On y lira, entre autres, les atermoiements du journal *Le Monde*, pourtant un des plus sensibles à sa cause, à publier une lettre ouverte de défense de l'armée, reproduite ici.

L'ouvrage plaide au-delà de l'engagement de l'écrivain. Contre l'inertie. Avant que l'écrivain, désarmé, ne retourne risquer sa vie dans son pays. Se peut-il que les livres sur la terreur meurtrière, si explicites et si peu fictifs, soient si difficiles à recevoir? Souvenons-nous de Paul M. Marchand. Ils demandent une clairvoyance politique, du courage pour les lire et un solide sens des valeurs. Ajoutez à cela que Khadra écrit aussi des polars, qui reposent. Almagamer tous ces livres et faire l'autruche, c'est vraiment plus simple.

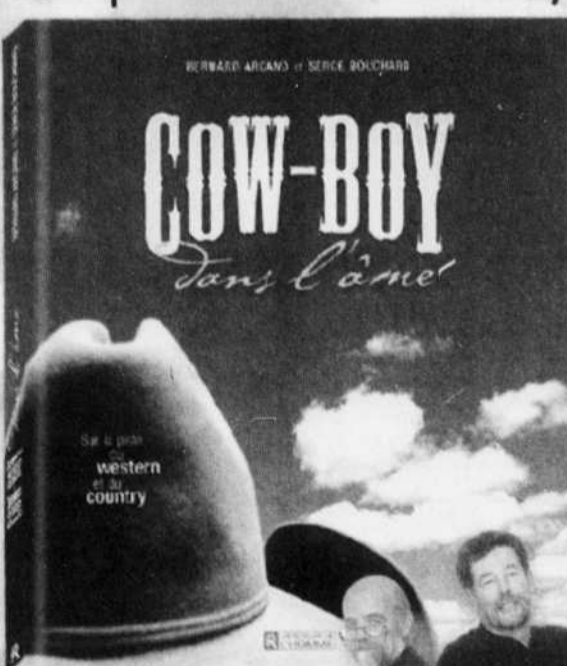
ARDOISE

Philippe Djian
Julliard
Paris, 2002, 127 pages

L'IMPOSTURE DES MOTS

Yasmina Khadra
Julliard
Paris, 2002, 177 pages

Sur la piste du western et du country



Bernard Arcand
Serge Bouchard

Dans le style savoureux qu'on leur connaît et grâce à une formidable iconographie, les deux anthropologues portent un regard inédit sur un phénomène de culture populaire des plus connus.

LES ÉDITIONS DE L'HOMME
la vie livres
www.edhomme.com

PUBLIEZ VOTRE LIVRE!

Les éditions CARTE BLANCHE

vous offrent un service complet d'édition

Rédaction, révision, correction, traduction, typographie, graphisme, traitement de l'image, promotion, distribution

Petits, moyens et gros tirages

POUR RECEVOIR NOTRE DÉPLIANT OU POUR TOUT AUTRE RENSEIGNEMENT:
Tél.: (514) 276-1298
Fax: (514) 276-1349

ESSAIS

Opinions en vrac

J'ai déjà eu l'occasion de le dire, au sujet des livres-disques publiés par les Éditions Fides en collaboration avec Radio-Canada: j'aime les livres qui reprennent des entretiens radiophoniques parce qu'ils nous offrent la chance de (re)découvrir, à notre rythme et à notre heure, ces échanges que nous avons manqués ou déjà oubliés. Cette fois-ci, avec *Le Journal de l'année 2001* conçu par l'intervieweuse Giséle Lalonde, de la Première Chaîne de Radio-Canada, pas de disque, plutôt la retranscription des entrevues, accompagnée d'apartés judicieux qui nous renseignent sur l'attitude des invités.

Le principe est intéressant: des gens publics — politiciens, artistes, écrivains, hommes d'affaires, intellectuels — acceptent, sans filet, de discuter de questions d'actualité. Ce faisant, ils contribuent au débat public et révèlent en même temps leur personnalité civique. La période couverte va de décembre 2000 à novembre 2001. Les entretiens qui ont eu lieu avant juillet 2001 ont été diffusés à la radio; les autres ont été réalisés exclusivement pour ce projet.

Sur la scène nationale, les événements suivants, plus particulièrement, ont retenu l'attention de la journaliste: la démission de Lucien Bouchard et ses suites, l'affaire Michaud, les fusions municipales et les élections à la mairie de Montréal, le cas des orphelins de Duplessis et la déroute de Stockwell Day. À l'échelle du monde, l'interminable conflit israélo-palestinien, les sommets internationaux, les tentatives de mise en accusation de Pinochet et Milosevic, la tragédie algérienne et, bien sûr, les attentats du 11 septembre et leurs suites ont dominé l'actualité.

En acceptant de commenter ces événements, dont les causes et les conséquences sont souvent complexes, les invités de Giséle Lalonde ont fait preuve



Louis Cornélius

d'un courage qui les honore. Certains, toutefois, s'en sortent mieux que d'autres, qui ne parviennent qu'à étaler la relative insignifiance de leur vision du monde.

De l'exercice ressortent le tranchant de Gil Courtemanche, déjà très sévère envers les Américains avant le 11 septembre mais moins convaincant, ici, dans son analyse de notre question nationale, l'anti-nationalisme primaire de René-Daniel Dubois, qui confine à l'obsession, l'insignifiance «nouvel-âgeuse» de Pierre Bourque, la fidélité amérindienne quasi dogmatique de Konrad Sioui, le patinage politicien de Jean Charest dont les «objectifs très clairs» sont toujours confus, le bel engagement radical, mais exprimé tout en douceur, de la syndicaliste Madeleine Parent, pour qui vivre, c'est se battre, l'intelligence de Rony Brauman, ce médecin français pro-palestinien d'origine juive, l'indignation du sociologue et politicien suisse Jean Ziegler, qui a cette magnifique formule: «Je crois que c'est l'image du Tiers-Monde: un bateau qui s'en va dans la nuit, rejeté de partout», et le jovialisme indécent de l'ingénieur mondain Bernard Lamarre, qui retient de la Deuxième Guerre mondiale le fait qu'elle a permis de régler un paquet de problèmes.

Dans un pareil contexte, les politiciens (Gilles

Duceppe, Gérard Tremblay) et les hommes d'affaires (Guy Saint-Pierre) sont presque toujours ennuyants, et les intellectuels se révèlent bousculés par le temps, mais tous livrent au moins quelques bribes de leur jardin secret idéologique, ce qui permet au lecteur à la fois de revenir sur l'année écoulée et de se faire une opinion sur l'envergure intellectuelle de ses commentateurs. Si l'exercice manque de profondeur, il n'en reste pas moins révélateur.

Le bazar de Moutier

Les essais qui composent *Pour une éthique urbaine* de l'écrivain Maxime-Olivier Moutier n'en sont pas vraiment. Il s'agit plutôt de textes d'humeur désordonnés dont certains sont d'un goût si douteux qu'on se demande si on n'a pas affaire à des canulars. Est-ce bien l'essayiste qui parle quand il dénonce méchamment les vieux qui traînent chez McDo et les «BS»? Est-ce lui, le drogué dont il trace un complaisant portrait qui détonne au milieu de réflexions à saveur moraliste? Aussi, si on trouve bien, ici et là dans cet ouvrage, quelques références à une éthique mal définie, on se demande encore, en bout de piste, ce que le qualificatif «urbaine» vient faire de la décor.

Car, enfin, de quoi parle-t-il, au juste, le romancier qui s'improvise essayiste? L'ensemble est si décousu, si éclaté, qu'il n'est pas facile de saisir l'intention qui l'anime. On parvient, grâce à quelques passages plus transparents rencontrés au passage, à déduire que Moutier cherche à fustiger nos lâchetés individuelles, sociales et politiques, que notre société remplie d'ego avachis l'écoeure et qu'il souhaiterait assister à un redressement moral dont l'avènement lui semble toutefois plus qu'incertain.

Le refus collectif d'avoir des enfants qu'il diagnostique dans le Québec d'aujourd'hui lui inspi-

re ses meilleures lignes. Quand il écrit, par exemple, qu'*un peuple qui n'aime pas les enfants est un peuple qui mérite de s'éteindre* et qu'il se désole de l'irresponsabilité d'adultes qui refusent de s'assumer comme tels, il soulève à juste titre le drame de l'anomie qui frappe nos sociétés contemporaines. Quand il attaque le technocratisme qui règne dans la gestion de la santé mentale au Québec, il le fait avec une sincérité qui ne laisse pas indifférent. Quand il dénonce la perte de sens politique qui nous enferme dans l'apathie collective, il touche un point sensible du désarroi moral actuel. Mais tout cela, qui aurait pu être beaucoup, est noyé dans un fatras franchement désolant de réflexions gratuites sur l'art de baiser et sur la saine violence virile.

Plusieurs des textes regroupés dans *Pour une éthique urbaine* laissent une impression de fonds de tiroirs rédigés dans un but thérapeutique et réunis à la sauvette. Pour son premier essai, le moraliste semble avoir oublié que trop d'accessoire tue l'essentiel et que la leçon de morale s'abîme dans le témoignage débridé.

LE JOURNAL DE L'ANNÉE

Les faits saillants de 2001 vus par (collectif)
Giséle Lalonde
Éditions Stanké
Montréal, 2002, 280 pages

POUR UNE ÉTHIQUE URBAINE

Maxime-Olivier Moutier
L'Effet Pourpre
Montréal, 2002, 200 pages

louiscornelius@parroinfo.net

SCIENCES HUMAINES

Une autre modernité? Regards sur le Japon

GEORGES LEROUX

L'évolution de la philosophie contemporaine est-elle si indifférente à la pensée de l'Orient que les Occidentaux consentent si peu d'efforts pour l'approcher et la traduire? Quand on pénètre dans l'univers à tous égards fascinant de la pensée du Japon moderne, dont le tournant peut être situé à la réforme Meiji (1868), on a le sentiment de marcher sur des terres où nous sommes interpellés depuis longtemps alors que nous n'avons nous-mêmes fait aucune approche en direction de ces penseurs surprenants. Tout chez eux semble orienté vers la compréhension du paradigme occidental, dans un désir aussi vif que diversifié de mesurer son universalité et de chercher ce qui pourrait les y raccorder.

La modernité européenne, le projet rationnel et technique, se demandent-ils de manière insistante, peut-il être réconcilié avec leur identité? Le nationalisme nippon a-t-il une signification sur le plan de la pensée et de la culture? Ces questions percutent non seulement la philosophie des philosophes mais tout ce qui,

dans la politique, l'esthétique, la littérature, le bouddhisme, est touché par l'inquiétude de l'identité. C'est pourquoi l'ouvrage collectif publié sous la direction de Livia Monnet nous arrive comme une ouverture tout à fait neuve vers un monde qu'il est grand temps d'apprendre à connaître.

Notre connaissance de la pensée japonaise est bien pauvre si on la compare à ce que nous pouvons lire de leurs écrivains

Fait de 16 contributions qui sont l'œuvre d'intellectuels japonais, européens, américains, canadiens et québécois, ce livre place sur un horizon très vaste la pensée philosophique moderne du Japon. L'ampleur des sujets vient surtout du fait que l'interrogation de fond n'est pas strictement théorique mais pleinement culturelle. Il ne s'agit pas tant de contribuer à des efforts théoriques localisés que de mettre en question, par des approches critiques, le nationalisme culturel dans son rapport à la modernité. En lisant ces études, on découvre à quel point, par exemple, des idéologies

comme le marxisme ont connu au Japon une implantation particulière, notamment en raison de leur confrontation avec le bouddhisme. Ces problématiques concernent le transfert occidental et l'appropriation, et les penseurs japo-

nais en ont radicalisé la critique dans une pensée du propre et de l'étranger: l'autre est d'abord la Chine, en particulier sous le shogunat, et ensuite tout l'Occident. C'est donc toute la pensée occidentale qui se trouve ici placée en position de miroir, reflétant les crises et les ambivalences de la modernité dans une réflexion soucieuse de préciser son statut d'exception: le Japon n'est-il pas un espace de résistance, un lieu d'élevation spirituelle et, au regard de l'histoire universelle, la possibilité d'une vraie différence?

Ces effets de miroir sont rien de moins que troublants: on apprend, par exemple, que le bouddhisme, devenu en Occident un objet d'étude, retrouve par contrecoup une nouvelle légitimité auprès des intellectuels orientaux, qui le transforment en instrument de résistance à l'occidentalisation et en ferment nationaliste. Un nom ressort de plusieurs de ces études, celui de Nishida Kitaro (1870-1945), auquel le grand spécialiste Augustin Berque consacre ici des pages magnifiques. À l'universalisme occidental, ce penseur oppose une pensée du lieu et presque du site, seule susceptible, selon lui, de faire pièce à la métaphysique du sujet et à sa critique moderne.

Proposant une modernité spécifique du Japon, Nishida se fait

le porteur d'une responsabilité différente devant l'avenir de la nature. Il pense aussi, de manière radicale, l'altérité, prenant appui sur un oubli du sujet et une absolutisation du monde. On notera son livre, *Étude sur le bien* (1911), présenté ici, en l'absence d'une traduction, par Suzuki Sadami, qui insiste sur la notion d'un amour universel et la confrontation du bouddhisme zen et du christianisme. D'autres auteurs présentés ici, tels Sakaguchi Ango et Takeda Tajun, ou même Tanabe Hajime, montrent les ressources insoupçonnées d'un bouddhisme renouvelé pour ouvrir un monde postnational. Dans une étude très fine, Bernard Bernier propose une comparaison entre Heidegger et Watsuji Tetsuro pour chercher à déterminer comment leurs prémisses auraient pu les orienter vers autre chose qu'une éthique autoritaire (le culte de l'Empereur, le culte du Führer). Plusieurs textes sont consacrés à la question de la politique des genres et des identités ainsi qu'à la citoyenneté. Il faut aussi mentionner la place accordée à certains thèmes de la pensée de Natsume Soseki, un écrivain déjà bien traduit en français.

Notre connaissance de la pensée japonaise est bien pauvre si on la compare à ce que nous pouvons lire de leurs écrivains:



pour un Tanizaki, pour un Kawabata, pour un Mishima, combien de philosophes pouvons-nous nommer? Pratiquement aucun, et ce livre est un véritable défi. Il est aussi motif de se réjouir et un appel à aller vers ces penseurs, à apprendre leur langue, à nourrir la recherche sur l'Asie. Contrairement à la Chine, la pensée japonaise n'a pas été figée par l'équivalent du maoïsme, elle a poursuivi un dialogue intérieur qu'il nous appartient à notre tour de revivifier. Augustin Berque et Livia Monnet, pour ne citer qu'eux, ont ouvert ici des

chemins essentiels. Mettre en question de l'extérieur l'identification qu'on croirait intangible de la modernité et de l'Occident, chercher une nouvelle définition de l'universel (y compris dans les rôles sociaux et dans l'art), ce sont des enjeux cruciaux, nécessaires à l'autocompréhension de l'Occident et au vrai dialogue des cultures. Rappelant les travaux de François Jullien pour la Chine, ce livre construit des ponts, et le texte très généreux de Livia Monnet qui le clôt (*Le devenir de la traduction - Pour une autre histoire de la pensée japonaise moderne*) construit cet espace de rencontre à partir des pensées de Naoki Sakai et Sakabe Megumi. La réciprocité du regard en est le foyer et, sur la scène de la culture où les masques doivent tomber, le bruit qu'ils feront en percutant le sol sera le rappel de notre terre commune et de notre identité toujours fugace.

APPROCHES CRITIQUES DE LA PENSÉE JAPONAISE DU XX^e SIÈCLE

Sous la direction de Livia Monnet
Presses de l'Université de Montréal, «Sociétés et cultures de l'Asie»
Montréal, 2001, 570 pages

Olivieri
librairie • bistro

UN
BISTRO

DES DIZAINES
D'ÉVÉNEMENTS

DES MILLIERS
DE LIVRES

5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
Tél. : 514-739-3639
Fax : 514-739-3630
service@librairieolivieri.com

LE CENTRE D'EXPOSITION
DE BAIE-SAINT-PAUL



Landscapes Mackenzie, Le rivier de Jean-Denis Simard, 1996
Acrylique sur toile, 129 x 165 cm. Photo: Jean-François Bard.

13 AVRIL - 8 JUIN 2002

OEUVRES DE LA COLLECTION
DU SYMPOSIUM
&

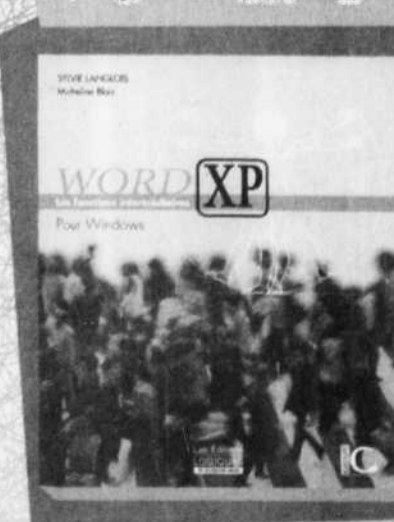
LE TRIO IMPROBABLE

En collaboration avec Les Impatients

23, rue Ambroise-Fafard
Tél.: (418) 435-3681 Téléc.: (418) 435-6269 www.centredart-bsp.qc.ca
Ouvert tous les jours de 9 h à 17 h

LE CENTRE D'EXPOSITION EST SUBVENTIONNÉ PAR LE MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DES COMMUNICATIONS DU QUÉBEC.

NOTES DE COURS



Un concept d'apprentissage efficace de l'informatique. Conçu par des spécialistes, chaque cahier renferme toutes les explications dont vous aurez besoin pour comprendre le fonctionnement d'un logiciel, et des dizaines d'exercices qui vous aideront à mettre en pratique les notions apprises.

NOUVEAUTÉS!

Access XP (de base)	24,95 \$
Acrobat 5.0 (de base)	24,95 \$
Excel XP (de base)	24,95 \$
Outlook XP (de base)	24,95 \$
Recherches efficaces dans Internet	18,95 \$
Windows 2000 Administrator	18,95 \$
Word XP (de base)	24,95 \$
Word XP (intermédiaire)	24,95 \$



LOGIQUES

7, chemin Bates
Outremont (QC) H2V 1A6
Pour information:
(514) 270-0708

Les Éditions
LOGIQUES
QUEBECOR MEDIA

LE DEVOIR

DE VISU

ARTS VISUELS

Peinture, pas peinture

LES CAPRICES CRISTALLINS

Numa
ÉTENDUE: RÉCIT D'UNE PEINTURE ITINÉRANTE

Luce Meunier
Galerie Clark
5455, rue De Gaspé, n° 114
Jusqu'au 4 mai

BERNARD LAMARCHE

La galerie Clark en est à la deuxième tranche de sa seconde vie. Forcée de déménager de son local de la rue Clark la saison précédente en raison des poussées des promoteurs immobiliers, la galerie Clark a inauguré ses locaux de la rue De Gaspé à la fin de février. On y retrouve aujourd'hui deux jeunes peintres, dont on peut dire que les travaux possèdent un ton singulier.

Dans les espaces rénovés avec grand soin de l'édifice industriel dans lequel la galerie s'est installée, les toiles de Numa dans la grande salle et de Luce Meunier dans la petite, réunies pour l'occasion, trouvent un terrain propice au dialogue. Réseautage, illusions trafiquées, contrôle, fragmentation et collage: ces termes résonnent dans les productions respectives des deux peintres, sans que leur production partage pour autant une esthétique.

Au profit de deux modes d'accrochage dissemblables — le premier préfère disposer ses quelques œuvres dans un espace aéré, la seconde rassemble ses nombreux tableaux dans une accumulation nerveuse —, ces deux jeunes artistes parviennent à dynamiser leur œuvres.

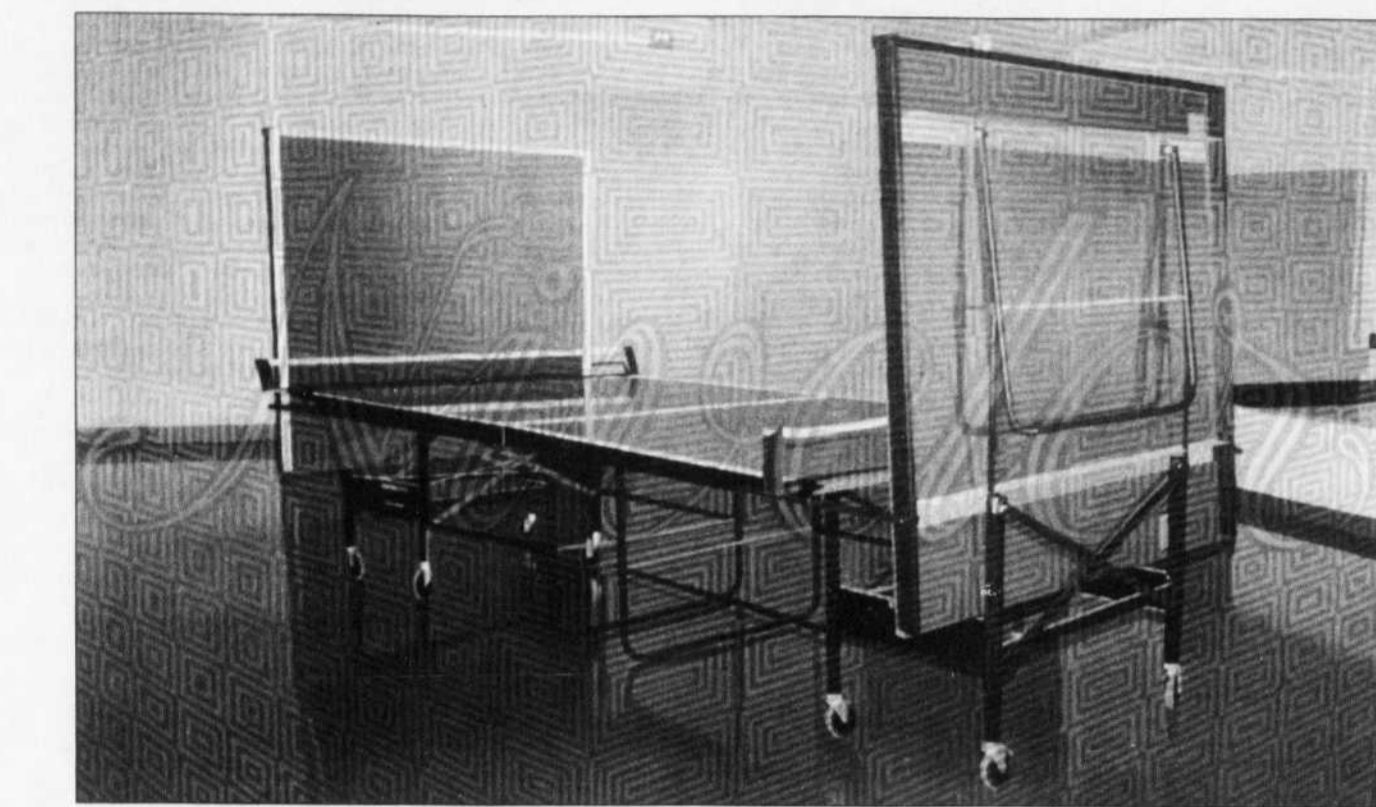
En peinture, Numa superpose par transparence des trames géométriques peintes avec un souci maniaque du détail à des images peintes à caractère réaliste. L'affaire pourrait être banale, elle ne l'est pas. Le visiteur est en présence d'une opération simple. De fait, ces tableaux sont présentés comme de véritables énigmes. Or le danger avec cette conception de la peinture ou de l'art, c'est qu'elle flirte avec cette autre idée, moins séduisante, que les énigmes, une fois résolues, s'épuisent aussitôt et perdent tout intérêt. Numa, par contre, parvient à éviter ce piège.

Il est relativement facile de superposer des images. Faire de même en peinture plutôt qu'en photographie numérique, par contre, exige une dextérité maniaque, des heures de travail en atelier (ce qui, toutefois, n'est garant de rien). On pourrait lire dans cette trame géométrique un travail de sape du photoréalisme en peinture (mais pas du sabotage, plutôt une manière de montrer que la technique est insuffisante). Après avoir peint rigoureusement des images déjà tordues selon une technique réaliste, Numa les recouvre d'une trame qui peut faire penser aux tableaux op art d'un Victor Vasarely, à ceci près que la couleur est évincée et que le peintre ajoute également des lettrages. Le but de l'opération est de brouiller la première image: la stratégie est connue.

Numa vient briser des lignes de force de l'image peinte avec celles de l'ajout géométrique. Il négocie les rencontres difficiles, à la surface de ses toiles, entre des motifs incongrus. Aussi, il faut prendre en considération sa manière de tordre les perspectives des motifs géométriques, qui complexifie et ralentit davantage le processus de lecture de l'image. Son système de montage, encore, contribue aux effets de surfaces. Il a intégré littéralement dans le mur ses tableaux, ce qui pourrait s'avérer un truc vain mais qui contribue à l'effet de planéité des œuvres, une planéité par la suite à la fois soutenue et niée par la peinture.

L'ensemble est relevé dans la mesure où Numa prend un malin plaisir à faire coïncider les images réalistes et les motifs géométriques. Il dépasse la simple superposition. Difficile de dire si la trame épouse la réalité peinte ou bien émerge des objets peints. Au cœur de cet indécidable, le peintre montre en quoi deux manières de mettre en ordre, en apparence divergentes, s'informent l'une et l'autre. Comme quoi, en traitant d'ordre — de l'ordre en fait —, cette peinture dépasse les questions d'optique.

Des amas de plastique
Luce Meunier, dans la petite salle de Clark, adopte, comme mode d'accrochage, l'amorcellement. Dans ce cas également, la stratégie, cette manière à laquelle les peintres ont sou-



Desservir le titre (2001), de Numa.

SOURCE NUMA

vent recours comme à un maniérisme, est bien utilisée. Une myriade de tableaux de formats variables sont entassés dans un coin de la salle, ayant pour effet de rendre plus effervescente la dispersion des formes peintes sur les toiles. En quelque sorte, l'étendue dont parle le titre est contenue et densifiée. Ces formes sont le résultat d'une autre accumulation, celle de couches d'acrylique. Meunier travaille dans la même veine que d'autres peintres qui explorent actuellement des métaphores réseautiques dans leur œuvre dans le but de renouveler la pratique. À ceci près que sa peinture a évincé toute trace d'expressionnisme que la plupart des autres peintres conservent.

Ces toiles, comme s'il s'agissait d'images magnétiques plastifiées qu'on colle sur les frigos mais rendues abstraites, sont le fruit de l'addition de masses de peinture. Parfois Meunier découpe même des bandes dans les couches d'acrylique séchée, qu'elle agglutine ensuite par collage. Ces masses tiennent comme pour du plastique, ces toiles comme le lieu de récupération de déchets plastiques, avec leurs scories, leurs défauts. Les réseaux dessinés par la peinture proviennent de coulées qui parfois s'échappent des structures.

Entre une expression naïve et une dextérité certaine, entre le mode de fabrication qui singe les bidules populaires et le haut design d'objets de plastique, Meunier, sans prétention, esquisse une réflexion

sur la peinture qui n'est rien d'autre que de la peinture et qui, pourtant, en demeurant elle-même, suggère des réseaux, des architectures simples dans la forme mais denses par ce qu'elles ensevelissent. En cela, par la fascination qu'elle nourrit pour la fabrication du tableau, pour

les renvois aux matrices qui modulent les structures artificielles qui nous entourent et par le lisse comme le rugueux qu'elle cultive, cette peinture n'est en rien dépassée.

Retour sur Mode ralenti
La semaine dernière, en parlant

de l'exposition *Mode ralenti* au Marché Bonsecours, nous avons omis de souligner, au sujet de l'œuvre d'Emmanuelle Léonard, un des enjeux pourtant importants de sa série *Les Travailleurs*. À propos de cette série fascinante, nous avons dit que le regard posé par les travailleurs

auxquels la photographe avait demandé de «portraiter» leurs lieux de travail, vidés de toute présence humaine, que ce regard, donc, était «ordinaire». Certes, ces «regards», ces manières de voir, basculent du côté de la photographie amateur, avec tout ce que cela comporte.

Deux observations s'imposent. Premièrement, il fallait indiquer combien la photographie amateur est dissociée totalement du monde du travail, occupée qu'elle est par les loisirs, les voyages, le paysage ou le nu. Parce que le travail est étranger à la photographie amateur, la série de Léonard réalise une percée.

Deuxièmement, ces regards ont beau être ceux de personnes dont l'œil est peu entraîné, contrairement aux professionnels ou aux artistes-photographes, c'est par ce qu'ils révèlent qu'ils déstabilisent. L'oubli de notre part concernait cette manière de faire découvrir un rapport entre un travailleur et son lieu de travail. Un rapport loin des lieux communs, distant des attentes, qui fait réellement découvrir une relation singulière et étonnante entre ces travailleurs et leur environnement.

À preuve, les photographies ne sont pas identifiées sur le mur mais sont accompagnées par un plan qui en identifie la provenance. Or, à chaque référence à ce schéma lors de notre visite, la surprise était totale, concernant la manière avec laquelle les lieux avaient été photographiés et surtout à propos de ce que ce processus révèle. De ce point de vue, ces regards n'ont strictement rien d'ordinaire.

EXPOSITION DE GROUPE NOUVELLES PROPOSITIONS

Jusqu'au 26 avril

GALERIE SIMON BLAIS

4521, rue Clark Montréal H2T 1T3 514 849 1165 Ouvert du mardi au vendredi 9h30 à 17h30 et le samedi 10h à 17h

FRANÇOIS-MARIE BERTRAND

DE VISU

Du 13 avril au 4 mai 2002

Ouverture de l'exposition le 13 avril à 14 heures

GALERIE CHRISTIANE CHASSAY

358, rue Sherbrooke Est, Montréal H2X 1E6 Téléphone : 514 284-0003 Télécopieur : 514 284-0050



Jean-Paul Lemieux, Sans titre, 1987

LE PAYSAGE CANADIEN DANS TOUTE SA SPLENDEUR

Vernissage 13 avril, 12 h à 17 h

HOMMAGE À JEAN-PAUL RIOPELLE

Jusqu'au 21 avril

GALERIE D'ARTS CONTEMPORAINS

2165, rue Crescent, 2^e étage, Montréal (514) 844-6711

Lundi à vendredi de 10h-18h Samedi de 11h-17h

www.artscontemporains.net artshowcase@videotron.net



Larano-Burnett, Jeune aggléon, arcy, sur toile, 100x78 cm, 1996



Sybre Monolon, Au Corbeau, huile sur toile, 100x110 cm, 2001

GALERIE BERNARD

90 av. Laurier Ouest Montréal (Québec) H2T 2N4 Téléphone: (514) 277-0770

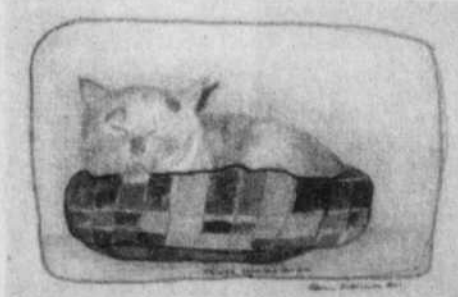
Exposition Figuration III «LA FORME ET LE SENS» du 6 au 27 avril 2002

LANARO - BURNETT SYLVIE MONOLON

Horaires de la galerie : du mardi au vendredi de 11 h à 17 h, samedi de 12 h à 17 h et sur rendez-vous

À VOIR ABSOLUMENT

La Galerie Les Modernes présente **Clémence DesRochers**



Les Animaux de mon rang Exposition de dessins

jusqu'au 27 avril

372, rue Sainte-Catherine Ouest # 424 Téléphone : 875-4358

L'Association des galeries d'art contemporain (AGAC) présente

Le Salon du Printemps de Montréal

- | | | | | | | | |
|-----------------------------------|----------------------------|-------------------------------|-------------------------------|-----------------------------------|------------------------------|---------------------------|--|
| Galeria Antonio de Barnola | Espai 292 | Galeria Eude | Galeria Lucila Horns | Galeria Metropolitana Barcelona | Galeria Principal Sombreners | Galeria Senda | Galeria d'Art Susany |
| Galerie Simon Blais | Galerie Christiane Chassay | Galerie Eric Devlin | Thérèse Dion Art Consultation | Galerie Estampe Plus | Galerie Gora | Galerie Madeleine Lacerte | Pierre-François Ouellette Art Contemporain |
| Sylviane Poirier art contemporain | Galerie Riverin-Arlogos | Galerie Sous le Passe-Partout | Galerie Trois-Points | Galerie Yergeau du Quartier Latin | | | |

Galerias d'art contemporain de Montréal et Barcelone au 4^e étage de l'Hôtel Delta Montréal, 475, av. du Président-Kennedy

pour plus de renseignements : T 514 861 2345 F 514 861 8007 www.agac.qc.ca

